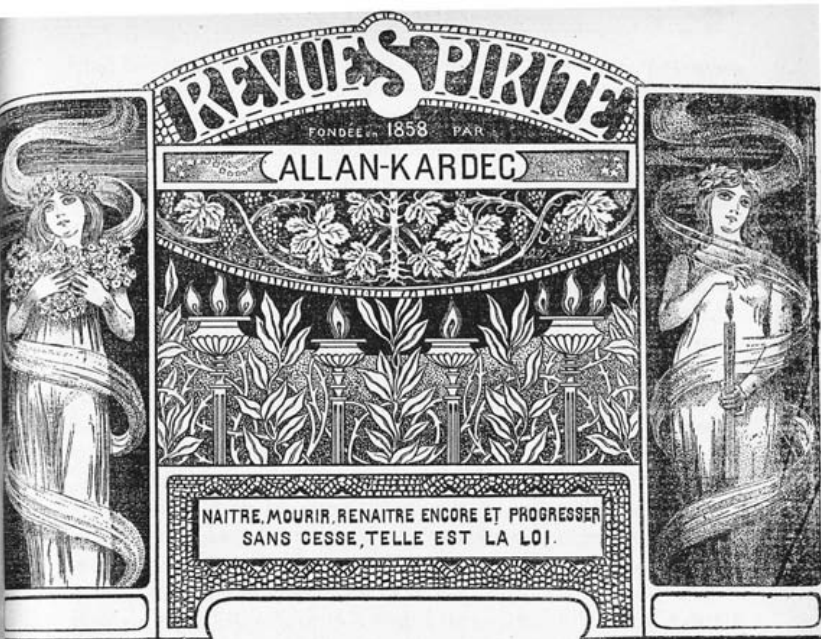




Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49^e ANNÉE

N^o 12.

1^{er} DÉCEMBRE 1906.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

LES PAPES (*suite*).

XV

Nous avons dit quels ont été les résultats des croisades, fâcheux pour la papauté qui en attendait de tout différents, mais heureux pour la société civile dont ils favorisèrent les premières tentatives d'émancipation.

Et maintenant, voici que commence la lutte tragique des deux grands

pouvoirs qui demeurèrent en présence, après la débâcle des croisades. Cette lutte, entre papes, rois et empereurs, débuta par le conflit tout à la fois politique et financier qu'engendra la grosse question des « investitures ». Ces investitures étaient le droit qu'avaient les souverains de confirmer ou de casser les élections ecclésiastiques.

Nulle protestation contre ce droit ne s'éleva au cours des siècles qui s'écoulèrent depuis Constantin jusqu'à Charlemagne. Évêques grecs et latins, y compris celui de Rome, s'inclinèrent devant la loi, sachant qu'ils avaient besoin de la sanction impériale pour exercer leurs pouvoirs. En sacrant Charlemagne, empereur d'Occident, Léon III lui conféra tous les droits de césarisme qui, après les Carlovingiens, passèrent à Othon II, empereur d'Allemagne. L'empereur, donc, investissait le pape, lequel en échange sacrait l'empereur. Mais si ce dernier tenait à l'huile sainte dont l'oignait le vicaire du Christ, la papauté, par contre, se souciait fort peu d'être investie par qui que ce fût, et c'est le moine toscan Hildebrand, nommé plus tard Grégoire VII, qui s'affranchit de ce vasselage. Rampant, avant de bondir, comme le font d'habitude les félins de haute race, ce batailleur infatigable commença d'abord par gagner, moyennant certaines bassesses, la faveur de l'empereur Henri III. Devenu cardinal, il fit élire pontife Nicolas II, puis, à la mort de ce dernier, fit placer de sa propre autorité, sur le trône pontifical, l'évêque de Lucques, sous le nom d'Alexandre III. Ce pauvre pape ne s'étant pas montré suffisamment docile, Hildebrand se rendit maître de sa personne, s'empara de ses revenus et, pour réduire à l'obéissance ce pontife malchanceux, qui était pourtant sa créature, il le mit au pain sec et à l'eau, ne lui laissant, pour son entretien journalier, que « cinq sous » en monnaie de Lucques. Joli trait qui donnait la mesure de l'homme auquel allaient avoir affaire le malheureux empereur german et ses futurs successeurs.

A peine devenu Grégoire VII, Hildebrand, jetant résolument son masque, défendit à tout pouvoir séculier de s'immiscer dans les questions d'investiture et cet ordre absolu ; il l'intima, sans plus tarder, au jeune empereur Henri IV, âgé de vingt-cinq ans. Ce dernier, essayant de regimber, convoqua une diète d'évêques, d'abbés allemands, italiens et français qui, tous, s'insurgèrent contre l'audacieux Saint-Père... lequel, ivre déjà de son pouvoir de fraîche date, excommunia et déposa, en bloc, empereur récalcitrant, évêques et abbés conjurés contre lui.

Or, en ces temps lointains, les peuples ayant l'inepte naïveté de prendre au sérieux les excommunications papales, il s'en suivit que l'infortuné Henri IV, abandonné, plus que cela, désavoué et trahi par les princes allemands, fut contraint de se soumettre... et, à tel point, qu'il lui fallut aller à Canossa, implorer le pardon du terrible vicaire du Christ, lequel vicaire, bien

moins miséricordieux que son Patron céleste, eut l'insolence et la cruauté de le tenir trois jours et trois nuits, tête nue et pieds nus dans la neige, sous les murailles de son château, avant de le « recevoir à merci ». C'est de là qu'est venue l'expression si souvent employée depuis : *Aller à Canossa*, applicable à tout chef d'État qui, trop docilement, s'incline devant les injonctions du pouvoir ecclésiastique.

C'est ainsi que débuta ce Grégoire, surnommé le plus grand de tous les papes, — le plus grand, en effet, si la grandeur papale consiste à s'abandonner à toutes les extravagances d'un orgueil sans limites... ce qu'il fit du reste, sans plus tarder. — Sitôt qu'il eût coiffé cette tiare, si mauvaise conseillère, et qu'il se sentit maître de tous, s'intoxiquant du poison de l'autocratie, il ne fut plus maître de lui-même et c'est, dans le débordement de ses passions, qu'il frappe au hasard, sans calculer ce que pouvaient coûter, soit aux autres, soit à lui-même, ses violences intempestives. Aussi mourut-il piteusement, loin du palais pontifical, n'osant pas rentrer dans Rome qu'en un jour de fureur il avait fait mettre à sac, par les Normands de son allié Robert Guiscard... qu'il avait, du reste, précédemment excommunié.

« J'ai aimé la justice, j'ai poursuivi l'iniquité, et pourtant je meurs en exil ! » dit en expirant le « grand pape », dans l'expression naïve ou jésuitique de son outrecuidante fatuité.

Toujours est-il que c'est par lui que fut fondé le césarisme sacerdotal qu'il eut l'audace de formuler en ces termes :

« L'Église romaine est fondée par Dieu seul. Seul, le pontife romain peut se dire universel. Seul, il peut déposer les évêques et les replacer sur leurs sièges, détrôner les empereurs et absoudre les sujets de la foi qu'ils ont jurée à des souverains impies. A lui seul, il est permis de revêtir les ornements impériaux. Tous les princes doivent lui baiser les pieds et ne baiser que les siens. »

Voilà le Code que lui-même s'empressa de mettre en vigueur. Voilà l'insolent défi jeté à la face du monde entier, l'injurieuse attestation d'une autorité qui n'admet aucune supériorité, la scandaleuse absorption de tous les pouvoirs terrestres fondus, noyés dans une volonté unique et quelle volonté?... Celle du prétendu vicaire de Celui qui déclarait égaux entre eux tous les hommes, frères les uns des autres et fils du même Père céleste, qui répand sur eux toutes ses impartiales bénédictions !

Tous les successeurs de ce Pontife suprême pourront, désormais, à son exemple, jongler avec les trônes et tenir les rois en laisse, car les peuples sont avec eux. Aux yeux de la foule endoctrinée par les moines, âmes damnées de l'Autocrate qui a confisqué, à son bénéfice, la chaire de saint Pierre ; cette chaire est désormais le siège inébranlable du Dieu terrestre qui traite, d'égal à égal, avec le Dieu du ciel lui-même, si bien que l'appar-

rente soumission des souverains les plus violents est due bien davantage à la pression de leurs sujets qu'à leur dévotion pour le Roi des rois, l'Empereur des empereurs.

Et pourquoi cet étrange fétichisme? Parce que, nous l'avons dit, les peuples se courbaient terrifiés sous les foudres papales, sous ces excommunications redoutées qui déliaient les vassaux de leurs serments de fidélité, supprimaient tous les devoirs sociaux, rompaient tous les liens de famille et, au besoin, poussaient jusqu'au parricide, les fils des malheureux qu'avait maudits et proscrits le tout puissant Saint-Père.

Voilà ce qu'avaient fait de l'âme humaine les pouvoirs dissolvants de la papauté ! Moralité, respect humain, prérogatives de l'intelligence, sentiments du cœur, libertés, devoirs, justice, conscience... tout avait sombré dans l'abîme où se débattait l'humanité affolée, avachie par ces corrupteurs véritablement démoniaques qui, sous l'auréole dont les couronnaient obstinément les peuples, semblaient n'avoir qu'un but : l'anéantissement de l'esprit.

Et que l'on ne s'imagine pas que ces saints vicaires n'aient eu pour victimes que leurs rivaux séculiers, c'est entre eux-mêmes que s'exhalent leurs haines réciproques, que se déchaînent leurs fureurs. Ils se disputent la tiare, comme les princes se disputent les couronnes. Avec le concours de conciles dont ils achetaient la complicité, ils se déposent les uns les autres. Et s'ils n'avaient fait que cela. Ils font bien mieux encore. Ils se dressent des guet-apens, s'emprisonnent, s'étranglent, s'empoisonnent, bref se suppriment, par l'emploi de procédés divers... très divers, témoin l'aventure arrivée à ce malheureux Célestin V qui eut la malchance d'avoir pour successeur Boniface VIII, l'un des noms illustres de la série papale. Le dit Boniface, non content d'avoir obligé son prédécesseur à abdiquer à son profit, le tient en prison jusqu'à ce que mort s'ensuive, puis le fait ensevelir à dix pieds sous terre, afin que l'on ne puisse « faire reliques de ses os ». On finit par le déterrer cependant et que trouve-t-on ?... L'on constate que pour l'aider à trépasser, sans doute... on lui avait enfoncé un grand clou dans le crâne !

Que n'aurions-nous pas à ajouter encore, si nous voulions raconter, même à mots couverts, les hauts faits d'abominables créatures, amies ou mattresses de papes qui, elles aussi, faisaient déposer ou assassiner tel pontife qui les gênait... pour mettre à sa place tel autre Saint Vicaire qu'elles avaient pour amant, ainsi qu'en témoigne l'histoire édifiante de Jean XII, élu pape à dix-huit ans, déposé sept ans après par un concile en raison de son inimaginable inconduite, mais que les grandes dames romaines firent rappeler et replacer sur le trône, où il poursuivit ses scandales, jusqu'au jour où il rendit sa belle âme, sous le poignard d'un mari moins complaisant que d'autres... Ce qui n'empêchait nullement ces papes, toujours inspirés par le

souffle du Saint-Esprit, d'être de plus en plus vénérés par les fidèles, voire même défendus par tels apologistes fanatiques qui allaient jusqu'à soutenir qu'il se pouvait fort bien qu'il y eût, dans le même pape, une double personnalité : l'une immonde et souillée de tous les crimes, ne relevant que du diable son patron, mais l'autre, organe de l'Esprit-Saint qui lui dictait les ordres du ciel !

Avons-nous tout dit ? Hélas ! pas encore. Pour voir la gerbe finale, le bouquet, l'apothéose de cette inénarrable histoire, il faut jeter un dernier coup d'œil sur ce qu'on appelle la « Captivité de Babylone », terme par lequel on désigne le séjour que firent, à Avignon, des cardinaux gascons qui s'y firent nommer papes. C'est une nouvelle ère qui commence, mais qui, malheureusement, ne diffère guère des autres. Toujours ces querelles interminables et écœurantes. Toujours mêmes violences, mêmes crimes, mêmes infamies.

C'est Hildebrand, on le sait, qui, à visage découvert, commença la lutte pour la conquête de l'empire du monde. Pendant deux cents ans, la papauté put croire qu'elle avait partie gagnée. Mais, peu à peu, s'étaient érigées des monarchies, à commencer par celle de la France. La dynastie des Capétiens s'était lentement établie et fortifiée par la ruine des grands vassaux qui, sous la croix rouge des croisés, s'en étaient allés mourir en Palestine.

Tout, dès lors, avait changé de face, si bien que lorsque la papauté essaya de chercher noise aux descendants des Capets, ce qu'elle trouva devant elle, c'est Philippe le Bel qui, dénué de tout scrupule, non moins retors qu'un pape, « fort en gueule », comme dit Eugène Nus, et prompt à la riposte, se défendit des ongles et du bec.

Le pauvre Boniface VIII en fit la cruelle expérience, alors que se prenant pour un Grégoire VII dont il n'était que la caricature, il eut la malencontreuse fantaisie d'écrire au Capétien : « Sachez que vous nous êtes soumis au temporel, comme au spirituel... » Ce à quoi le roi très chrétien fit la réponse suivante : « A Boniface, prétendu pape, peu ou point de salut ! Que votre grande fatuité sache que nous ne sommes soumis à personne pour le temporel. »

C'était la fin du beau rêve de Grégoire VII. Alors qu'appuyé sur sa noblesse, sur ses communes et même sur son clergé gallican, Philippe le Bel entra en lutte avec la tiare ; le césarisme papal fut contraint de capituler en la personne du dit Boniface qui vit la foudre qu'il avait lancée contre le Capétien rebelle faire long feu piteusement et qu'il ne reçut, pour toute réponse, nous l'avons dit précédemment, que le soufflet que lui fit appliquer Philippe le Bel par l'un de ses émissaires.

Après ce coup d'audace, le dit Philippe jugeant, toutefois, qu'il était parfois utile d'avoir un pape à son service, s'en fabriqua un de toutes pièces et l'installa à Avignon. Ce pape français, né en Gascogne, s'appela Clé-

ment V. Ce Clément, se sentant entre les mains du roi, ne crut pouvoir lui mieux témoigner sa reconnaissance qu'en livrant les Templiers aux bûchers de son royal patron, faux monnayeur de son état qui, en allumant ces bûchers, remplit sa caisse des millions extorqués à ces malheureux chevaliers du Temple.

Cette belle opération financière eut du reste un fort beau succès, car dès le jour où fut décrétée, par le pape d'Avignon, la destruction de l'ordre des Templiers, les autres princes catholiques s'empressèrent d'imiter cet exemple, si bien que quinze mille d'entre eux furent arrêtés, dépouillés et expulsés sur tous les points de l'Europe.

Mais revenons à notre Captivité de Babylone qui, si l'on en croit les historiens, fut un scandale de plus à ajouter au passif de la papauté. « Le séjour de la cour romaine à Avignon, dit Mézeray, y a introduit trois grands désordres : la simonie, fille de la luxure, la chicane et un autre exécrable dérèglement auquel la nature ne saurait donner de nom. »

Et le doux poète Pétrarque n'est pas moins sévère pour la cour papale française qu'il qualifie de « sentine de tous les vices et de toutes les scélératesses. »

Si la cour d'Avignon méritait tous ces jolis compliments, celle de Rome n'en méritait pas de moins flatteurs. S'il n'y avait plus de papes là-bas, il y avait en revanche des légats qui la gouvernaient d'une telle façon qu'ils faisaient regretter les papes... entre autres un certain Robert, cardinal de Genève, qui, plus tard, sous le nom de Clément VII, coiffa la tiare qu'il avait certes amplement méritée. Ce doux Clément, délégué du pape Grégoire XI, s'étant mis à la tête des troupes anglaises, fit passer au fil de l'épée cinq mille habitants de Césène.

Les petits enfants, dit la *Chronique de Bologne*, étaient écrasés contre les pierres, les femmes étaient éventrées. « Tuez-les tous ! hurlait le cardinal, qui assistait à cette boucherie. » On pilla les églises et les monastères... Nous passons des détails absolument révoltants. « C'étaient là, conclut la chronique, des choses à faire renier la foi. » Nous l'en croyons sans peine, cette honnête Chronique.

Nous ne sommes pas au bout cependant et la foi en la « sainte papauté » eut encore à subir de plus rudes épreuves. Au bout des soixante-dix ans de règne pendant lesquels les papes français envoyèrent des légats en Italie, voici que l'hydre papale se trouva, un beau jour, munie d'une seconde tête. En face du saint vicaire d'Avignon se dressa le saint vicaire de Rome, si bien que l'Église stupéfaite vit deux papes aussi papes l'un que l'autre, et qui, en cette double qualité, s'excommuniaient l'un l'autre avec une évangélique réciprocité. L'un d'eux, Clément VII, avait donné sa mesure à Césène. L'autre, Urbain VII, ne lui était nullement inférieur en infamies dûment

caractérisées. « Aussi cruel que mauvais pape, disent les historiens du temps, il n'avait aucun égard pour les dignitaires de l'Église, et sur le moindre soupçon, faisait mettre à la torture cardinaux non moins que simples prélats. »

Sous la houlette de ces bucoliques bergers, Rome put, à la vérité, voir reflleurir les beaux jours de son commerce, mais le reste de l'Italie, périodiquement saccagé par chacun des papes que soutenaient leurs partisans, passa par les affres des plus horribles phases de son histoire. « Quand les prélats de l'une des factions, dites religieuses, écrit l'auteur de la *Vie de Clément VII*, parvenaient à se rendre maîtres de ceux de la faction adverse, ils les brûlaient ou les noyaient, bref s'en débarrassaient d'une façon quelconque. Le patrimoine de Saint Pierre et la campagne de Rome n'étaient plus qu'un champ de bataille. »

Au bout des trente ans que dura cette période immonde de l'anarchie papale que les historiens désignent euphémiquement par le nom de schisme, les rois décidément écœurés et voulant rétablir la paix convoquèrent le Concile de Pise.

Dans ce concile, où figurèrent quelque chose comme neuf cents membres tous dignitaires mais de degrés différents, l'on déposa les papes Grégoire XII et Benoît XIII ennemis acharnés, cela va sans dire, et l'on nomma un Alexandre V qui était censé remplacer les deux déposés. Toutefois, par la raison que ces derniers refusèrent de se soumettre et surtout de se démettre, l'on eut *trois* papes... et l'on peut penser dans quelle mesure augmenta le gâchis, par suite de l'avènement de cette nouvelle tête sur l'hydre devenue tricéphale!

Un simplificateur, — on ne sait trop lequel, — trouvant que trois papes c'était vraiment trop, empoisonna Alexandre V tout fraîchement élu. Cet éliminateur ne fut-il pas, suivant le dire de quelques historiens, un certain Cossa, ex-cardinal légat qui, lui-même, avait fait élire le dit Alexandre? La chose n'a rien d'invraisemblable. Toujours est-il que ce Cossa, un intrigant madré s'il en fût, se fit nommer pape à son tour sous l'étiquette de Jean XXIII... Précieuse acquisition du reste si l'on en juge par le portrait que nous en fait Théodoric, l'un de ses secrétaires intimes : « Si grand simoniaque, trompeur et subtil fut ce saint personnage, qu'on aurait eu de la peine à trouver son pareil. Devenu légat de Bologne, il devint usurier si habile que cette branche de commerce lui procura une fortune immense. Je ne me souviens pas, ajouta Théodoric, d'avoir jamais entendu raconter des horreurs semblables à celles qu'il commit, en fait de libertinages divers, incestes, adultères et autres péchés qui attirent la colère de Dieu. »

Enfin, un deuxième concile convoqué par Jean XXIII lui-même et par l'empereur Sigismond, se réunit à Constance. Le dit Jean, protégé par

l'empereur, comptait bien, cette fois, se débarrasser de ses deux rivaux, mais il arriva que l'empereur lâcha son pape, si bien qu'on les déposa tous les trois et qu'ils furent remplacés par le cardinal Colonna qui, seul, trôna sous le nom de Martin V.

Terminons, sans nous attarder davantage. Le schisme désastreux qui avait duré plus d'un demi-siècle se prolongea encore douze ans et ce n'est qu'en 1429, que prit fin l'un des plus grands scandales de ce moyen-âge, où firent rage si longtemps, la papauté d'une part, la féodalité de l'autre, double écume de ce lac fangeux qui, pendant mille ans tout au moins, empoisonna de ses vapeurs épaisses l'atmosphère du monde occidental.

Tel fut, jusqu'aux premières années de la Renaissance, cette papauté néfaste qui, entourée de son grouillant personnel, fut comme une excroissance hypertrophique du corps social, sur lequel elle s'est étendue de toutes parts, perforant les chairs et enfonçant ses racines jusqu'aux plus intimes profondeurs de son organisme dont elle pompait les sucs vitaux : sang et or, éléments constitutifs des sociétés humaines.

Ce qui, en effet, caractérise au plus haut point ces corporations dites chrétiennes, c'est leur puissance d'empiétement, d'accaparement insatiable et illimité. Ce n'était pas assez pour la papauté d'avoir ses dignitaires de haut vol, cardinaux, archevêques et évêques, plus ses fonctionnaires d'ordre inférieur, prêtres, abbés et chanoines, il lui a fallu encore un troupeau de moines de toutes catégories, des légions de nonnes et de « bonnes sœurs » dont se remplirent des milliers de monastères et de couvents, milice redoutable, insidieuse, lucifuge, laquelle, non contente d'agir à ciel ouvert, agit bien plus encore souterrainement, alors surtout qu'elle fonctionne sous les plis d'une bannière spéciale qui, se déployant ou se dissimulant suivant les circonstances, n'en demeure pas moins la bannière sinistre de Loyola.

La concentration de l'armée papale commença sous Grégoire VII qui, usant de son pouvoir ultra-discrétionnaire, décréta le célibat des serviteurs de l'autel, afin qu'évêques, curés et moines n'ayant d'autre famille que l'Église, pussent se consacrer corps et âmes au service de la papauté. Cette grave question, toutefois, ne put être définitivement tranchée par la volonté du grand pape. Promenée de concile en concile, à partir de celui de Nicée, elle réapparut encore au fameux concile de Trente. C'est surtout en Allemagne qu'elle fut agitée en sens divers et le plus souvent de façon négative. Le duc de Clèves insistait pour qu'on accordât des épouses à ses prêtres, « attendu, affirmait-il, qu'il n'y en avait que cinq, dans tous ses États, qui se conformassent à la loi du célibat » ; tandis que, d'autre part, l'ambassadeur de Bavière, opinant dans le même sens, déclarait que dans son pays, « sur cent prêtres catholiques, quatre-vingt-seize, au moins, vivaient mari-talement, soit publiquement, soit en secret. »

La milice des moines resta généralement fidèle à la papauté, celle des moines quêteurs en particulier, commis-voyageurs des papes, dont les hordes pullulèrent en tous pays, étendant et épaississant avec amour et conviction l'immense réseau des superstitions qui enveloppaient les âmes... sans oublier, bien entendu, de drainer au profit des caisses du Vatican les sommes que fournissaient sans compter les crédules « candidats au paradis ».

Les moines de saint Benoît méritent une mention toute spéciale. Ceux-là, retirés dans leurs immenses monastères, n'existèrent que pour eux-mêmes et ne firent de propagande pour personne. Ils défrichaient des forêts, établissaient des cultures, copiaient dans leurs moments de loisir les vieux manuscrits — les défigurant à l'occasion pour en faire des palimpsestes — et, ce dont il faut leur tenir compte d'une manière générale, gardèrent en leur « oasis ecclésiastique » quelques lueurs de vie intellectuelle et morale, au milieu des ténèbres et des abominations ambiantes dont n'a jamais su rougir l'Église, se montrant même bienveillante tout au moins, quand elle n'était pas résolument complice.

L'alliance de l'autocratie papale avec les quêteurs quelque peu démagogues se relâcha peu à peu, à mesure que les frères mendiants, devenus capitalistes à force de mendier, s'amollirent dans leur prospérité. Voyant fondre cette milice si fructueuse jusqu'alors, la papauté s'inquiéta. Elle comprit qu'il fallait agir avec énergie, fouailler les âmes tièdes et rallumer leur foi. C'est alors qu'apparurent sur la scène déjà lugubrement maculée de nouveaux acteurs qui l'ensanglantèrent à grands flots. Ces acteurs furent saint Dominique et ses suppôts.

C'est particulièrement à l'extirpation des hérésies que les Dominicains consacrèrent leurs efforts et leur zèle et l'on sait comment ils y procédèrent en restaurant le culte par le feu et dans le sang surtout, moyens nouveaux, procédés inédits, sur le mérite desquels les catholiques libéraux, mais admirateurs de Dominique, n'ont peut-être pas assez insisté. Les exploits de ces forcenés commencèrent en 1233, sous le pontificat de Grégoire XI qui leur confia la suppression du venin albigeois, fortement réduit déjà par son prédécesseur Innocent III, dans la croisade qu'il suscita contre le comte de Toulouse.

Une autre croisade des plus glorieuses et des plus efficaces fut celle d'Innocent VIII en 1487, laquelle, au dire des historiens, coûta la vie à plus de huit cent mille Vaudois des vallées du Dauphiné, de la Provence et du Languedoc. Le pieux Alexandre VI, autrement dit Borgia, voulant se réconcilier avec Dieu qu'avait à coup sûr indisposé sa conduite scandaleuse, montra le même acharnement contre d'autres hérétiques que l'on découvrit dans certaines vallées de la Bohême, en l'an 1500.

C'est donc dans l'accomplissement de cette mission sacrée que s'illustrèrent les Dominicains qui surent perfectionner les vieux supplices démodés, inventer des tortures inédites et surtout user avec art de la confession auriculaire, décrétée au troisième concile de Latran, en vertu de laquelle les fils et les filles de parents « mal pensants » étaient amenés, voire même contraints à dénoncer père et mère et à les envoyer de la sorte au « bûcher purificateur ».

A la bonne heure ! voilà d'habiles convertisseurs qui durent augmenter dans une large mesure le nombre des élus que reçut le bon Saint Pierre, en ces époques de riches moissons d'âmes. Ces saints pourvoyeurs du paradis, du reste, enflammés d'une ardente émulation, rivalisèrent entre eux, si bien qu'en même temps que le fameux Dominique dressait au service de l'Église Salvatrice sa confrérie macabre, Torquemada sut porter, jusqu'aux nues, sa gloire incomparable dans ses opérations d'Espagne, la terre par excellence de la Sainte Inquisition.

Toutefois, ces rois, ces évêques, ces papes ne s'entendaient que pour brûler les hérétiques et les sorciers, sans que leurs luttes en fussent le moins du monde apaisées... puisqu'elles s'aggravaient, au contraire, s'enflammant, s'étendant, mettant aux prises certains membres du clergé contre d'autres membres de ce même clergé périlissant dans son infamie, s'usant lui-même et se suicidant irrévocablement dans sa folie incoercible. — Réforme ! fut le cri général poussé par la chrétienté écœurée. Réforme de la papauté réclamée par l'Église elle-même.

Mais c'en est assez, restons-en là pour le moment. En finirait-on jamais si l'on voulait tout dire ?

(A suivre).

ED. GRIMARD

LA DERNIÈRE DE MILLER

Paris, vendredi 2 novembre 1906, minuit.

Mes amis, cette fois je suis venu, j'ai vu, j'ai été convaincu ! Ce matin j'apprenais, sous le sceau du secret, qu'une très belle séance s'était tenue, hier soir jeudi, dans le salon d'une femme de lettres, 13, boulevard de Courcelles. Les apparitions y avaient été nombreuses et les esprits familiers des dernières soirées y déclarèrent, par la bouche de « Betsie », l'un des contrôles du médium, qu'ils voulaient venir ce soir saluer, pour la dernière fois, « Bonne maman » chez elle avant le départ de Miller.

Il était donc de l'intérêt de nos lecteurs que je pusse assister à la « Dernière de Miller » afin de constater enfin, par mes propres yeux, les beaux phénomènes psychiques que tant de témoins ont affirmés brillants et sincères.

Que devais-je faire pour cela ? Sauter dans un taximètre, courir rue Milton, 22, chez M^{me} Noeggerath, lui dire sans ambages qu'elle eût à inviter son ami. Hélas ! je trouvai la femme aimable comme toujours, mais qui m'opposa un refus formel tout en s'attendrissant sur la peine qu'il devait me causer. J'eus beau protester de mon innocence, promettre de me dissimuler derrière un rideau, de demeurer muet, d'oublier chez moi ma lampe électrique... rien ne put fléchir une opiniâtreté qui se dressait devant moi comme une muraille basaltique et se traduisait par des arguments que je jugeais dénués de raison : « Ma présence était suffisante pour faire manquer la séance. J'y arriverais encore avec mes doutes et mes préventions contre le médium. J'appellerais des esprits de ma famille... Enfin, que sais-je ?... Je partis presque fâché, mais mon bon guide veillait et me soufflait dans l'escalier : « Tu viendras ».

Je n'étais pas remonté en voiture ni arrivé au coin de la rue Lamartine que Miller entra chez l'aimable octogénaire. Inspirée par son affection pour moi, elle lui dit ma visite, mon grand désir d'assister à cette séance ultime, plaida ma cause, promit que je serais bien sage... Bref, une heure après, deux dépêches dictées par Miller couraient après moi de peur de me manquer, l'une à la *Revue Spirite*, l'autre à mon domicile, démontrant ainsi le peu de rancune du médium à mon égard en même temps que sa parfaite honnêteté. « Venez, venez, j'ai confiance en vous », me disait-il.

Et chacun comprendra que, sans la moindre rancœur, je fusse un des premiers arrivés chez « bonne maman ».

Cette fois, la société, quoique fort nombreuse, ne comprenait pas, comme au mois d'août, quelques personnes qui, ne sachant pas le premier mot du spiritisme, étaient venues chez M^r A..., croyant assister à une séance de Robert-Houdin.

Ce soir, je me trouvais en pays de connaissances, de spirites convaincus pour la plupart, de gens consciencieux tous triés sur le volet.

Je serrai la main de MM. Gaston Méry et Malet, de l'*Écho du Merveilleux*, de M. Montorgueil, de l'*Éclair*, de M. de la Moutte, de M. Majewski, professeur de radiothérapie. Je saluai M^{me} Montclerc, du *Petit Journal*, M^{me} de Valpinson, M^{me} Lamoureux, M^{me} Mincieux, M. et M^{me} Letort, fidèles avocats défenseurs du médium, M. et M^{me} Fortaner... et dix autres assistants à qui je fus présenté.

Dès mon entrée, j'offris à la maîtresse aimée du logis mes remerciements sincères et, lorsque parut le médium, j'allai franchement à lui et dis ceci :

« Cher monsieur Miller, j'aurais été désolé de ne pouvoir vous féliciter des
« belles séances que vous avez données depuis celle que j'ai vue et dont
« j'ai fait un compte rendu qui a pu déplaire à vous et à vos amis. Je tiens
« à vous remercier de vos aimables télégrammes, et vous adresser mes
« souhaits de bon voyage. Vous n'avez pas été bienveillant, vous avez été
« généreux, je vous en témoigne publiquement ma reconnaissance. Je suis
« persuadé que cette soirée amicale va être belle et je serai heureux d'écrire
« pour les lecteurs de la *Revue Spirite* : « La dernière de Miller ».

Et la séance a été ce que l'avaient prédite les esprits, parfaite, convaincante. Après avoir placé selon son habitude, avec intuition et sympathie, plusieurs invités, le médium s'assit près du petit coin mystérieux bien connu des habitués du salon de « bonne maman », de ce cabinet qui a abrité tant de médiums sous ses longs rideaux épais montant jusqu'au plafond et tombant sur le tapis. La lampe, bien placée, donna une lumière suffisante pour permettre de bien voir les matérialisations.

Tout le temps que Miller demeura assis près de M^{me} Noeggerath et de Gaston Méry, je distinguai nettement ses deux mains qui ne quittèrent que rarement ses genoux sur lesquels elles faisaient deux taches grises.

Je laisse à d'autres témoins, qui donneront sans doute un récit plus détaillé de la séance, le soin de nommer tous les esprits connus des assistants. Moi, je veux vous parler de quelques apparitions sur le compte desquelles l'esprit le plus méticuleux ne pourrait trouver rien à redire, sur lesquelles le sophisme ne trouverait aucun argument à présenter.

On entendit tout d'abord la voix de Betsie, le meilleur contrôle de Miller, dire en ouvrant les rideaux : « Ça va bien ». — Était-ce une demande ou une affirmation, je ne puis le dire, mais tout alla bien.

M. Letort, qui a assisté à toutes les séances du médium, adressa une prière aux bons esprits afin que leurs manifestations fussent belles, fit quelques recommandations prudentes à l'assistance et le silence s'établit.

Plusieurs esprits sortent des rideaux, vaporeux, diaphanes, puis rentrent dans le cabinet.

Un esprit qui dit son nom : « Marie Bayer » — « et appelle sa petite-fille Marguerite. »

Une gracieuse jeune femme qui prenait des notes se lève et va vers sa grand-mère qu'elle a le temps de reconnaître avant de la voir s'effondrer devant nous.

Une seconde matérialisation succède à celle d'un enfant et semble sortir du tapis, elle grandit, prend de la consistance, devient humaine, ouvre les bras, découvre le bas de son visage et prononce : « Hélène, viens ! »

Ma voisine, M^{me} Lamoureux, se lève, s'approche du fantôme auquel elle ouvre les bras. C'est M. Lamoureux, le chef d'orchestre bien connu des

Concerts populaires, mort depuis quelques années. Sa veuve, en revenant à sa place, nous dit : « C'est bien Charles, c'est mon mari ; hier, il est déjà venu, je l'ai mieux reconnu. »

Avant d'entrer dans le cabinet, le médium demanda la lampe qui fut passée à M. Letort, lequel vint en éclairer l'intérieur. Je fus invité à le visiter avec M. Gaston Méry et M. Montorgueil.

Peu d'instants après que les rideaux fussent retombés sur le médium, le fait le plus concluant, suffisant pour tout esprit soupçonneux ou prévenu, se produisit aussitôt : Une boule vaporeuse, légèrement transparente, apparut au plafond en avant du rideau, descendit lentement, se balançant à droite, à gauche, telle une grosse bulle de savon, atteignit le tapis, s'y roula visible et diaphane au milieu du petit cercle des assistants plus privilégiés dont j'étais, modifiant sa forme ; enfin, elle s'arrêta, s'enfla, s'éleva, prit les proportions d'un corps humain d'assez haute taille, ouvrit les bras et donna son nom « Docteur Benton ». Cet esprit s'est manifesté à presque toutes les séances et a été parfaitement identifié dans l'une d'elles. Le Dr Benton se promène, parle, il agite les bras. Il semble chercher un ami ou un parent absent. Il dit son amitié pour le médium qui, en ce moment, soupire très fortement sous les rideaux, preuve qui se manifeste claire pour moi, sans que je l'aie appelée de la distance qui sépare le médium du fantôme qui parle durant plus de deux ou trois minutes, promet de revenir avec Miller, puis diminue de volume et s'affaisse peu à peu dans le tapis en disant quelques paroles, et, lorsque la tête seule émerge encore du sol où je ne la quitte pas des yeux, je crois voir briller son regard et je l'entends prononcer distinctement : « Good night ! bonne nuit. »

Entre les apparitions successives, Belsie prie de chanter, et, tour à tour, on répète le chœur de Frère Jacques, puis un hymne dont on dit l'air seulement. Deux dames chantent une romance... Ces chants permettent aux manifestations de se préparer et de se succéder avec rapidité.

La quatrième, qui mérite toute mon attention, est celle d'une fillette qui, littéralement, est sortie du plancher entre les rideaux, M. Gaston Méry et M. Montorgueil. Elle s'est mise à trotter et s'est précipitée vers M^{me} Noeggerath qui lui a dit, je crois : « C'est toi, Renée ?... » l'a embrassée, puis l'a vue se volatiliser sur ses genoux.

La dernière formation qui appelle de ma part une mention particulière, fut celle d'un petit garçon qui, formé de la même manière, s'approcha de M. et M^{me} Letort. C'est le bébé qu'ils ont perdu il y a quelques années. Le père dit à haute voix qu'il reconnaît parfaitement son enfant à sa mignonne allure, à son petit balancement, à ses beaux yeux et à la fossette de ses joues. « Mon mari est voyant, déclare M^{me} Letort, il a bien reconnu notre cher bébé. »

Enfin, comme intermède presque constant et très sympathique, a lieu l'apparition de Betsie, l'esprit le plus familier du médium, une négresse qui fut au service des parents de Miller. Bien qu'elle mourût à soixante-six ans, sa matérialisation semble n'en plus avoir que vingt. On se pose cette question : Serait-il au pouvoir des esprits de reprendre, en leurs apparitions, la forme et l'âge qui les rappellent le mieux à ceux qui les ont connus ainsi. On le croirait s'il est vrai que l'esprit de Franklin apparut sous la forme d'un enfant à une vieille dame qui ne l'avait connu qu'enfant, et vieillard à ses amis de toute sa vie.

Donc Betsie sort du cabinet et y rentre fréquemment. Son aspect est ce soir celui d'une jeune femme dont le visage est souvent couvert, mais dont la gorge ferme et parfois visible prouve la jeunesse. Dans son langage « yan-kee-nègre », mêlé de français, elle donne la note gaie à la séance de ce soir ; sa voix est bien nettement celle d'une femme. Voici quelques-uns des propos que j'ai retenus : « Bonsoir, je vous aime tous. Bonne maman bien bonne. M. Méry, good night. You know what is *Merry* in English? Cela veut dire Monsieur Joyeux ». Maintenant je vous dirai toujours « Monsieur Joyeux ! » . Pendant les chants elle a mêlé sa voix à celles des assistants, ce qui a été distinctement discerné. Enfin Betsie, après avoir promis de ramener son médium en France, a dit adieu en nommant quelques personnes, et M^{me} de Valpinçon lui ayant dit : « Au revoir Betsie, nous t'aimons bien, chante pour nous » cette négresse, très touchée sans doute, a traduit cette pensée qui est caractéristique chez les gens de couleur : « Je suis noire en dehors, mais blanche en dedans... » Puis, pour être agréable à l'aimable demandeuse, elle chanta très distinctement « *Frère d'Jèck, dômez-you ?* » se rappelant la complainte qu'elle entend le plus souvent...

Serait-il possible au médium de soutenir ce rôle aussi longtemps à moins d'avoir reçu le pouvoir des métamorphoses divines contées par Ovide ? Je ne le pense pas ?

Je tiens à attirer l'attention de mes lecteurs, qui, je n'en doute pas, jugeront véridique un récit fait deux heures après une séance ainsi qu'un gourmet se plaît à dire le menu d'un repas qu'il n'a pas encore digéré, sur ce fait toujours renouvelé et qui m'avait frappé à la première séance :

En même temps que Betsie, voilée de blanc des pieds à la tête, ouvre les rideaux pour la dernière fois avant de disparaître, apparaît Miller, encore à demi entransé, les mains sur les yeux, et, avec une rapidité telle qu'il semble qu'une force inconnue le projette au dehors, à la seconde précise où rentre le dernier fantôme, comme pour bien démontrer l'impossibilité matérielle de la fraude pour le médium.

Dans sa dernière conférence sur une séance du médium Miller, le Dr Papus a précisé ce fait comme une preuve évidente que le médium ne saurait être

soupçonné d'une fraude matériellement impossible au prestidigitateur le plus expert, le plus diligent.

Je pourrais encore vous parler des visions successives dans le cabinet, mais comme elles n'ont pas, aux yeux de l'observateur, la valeur indiscutable des matérialisations produites en dehors des rideaux, je les cite pour mémoire.

Les rideaux glissant bruyamment apparurent cinq jeunes filles, que l'on désigne sous le nom des sœurs Fox. On les voit assez distinctement, surtout celles de droite et de gauche ; elles sont vêtues pareillement de blanc et ont toutes au front un bandeau lumineux. Leur vue me rappelle le mot de la jeune dame qui sténographie la séance. « *Il faudrait que Miller eût cinq bras, pour tenir ces cinq femmes !* »

Un géant, vêtu d'une robe égyptienne à bandes d'or, se présente ensuite ; sa large ceinture, aux manches longues, laisse voir ses bras dont la peau est brune. Ce personnage est coiffé d'un vaste bonnet qui est de l'époque ; sa barbe et sa chevelure sont noirs. Il a dit son nom à l'une des précédentes séances et serait d'une des nombreuses dynasties des Ramsès d'Égypte qui a compté plus de soixante Ramsès.

J'en resterai là de l'énumération des apparitions de cette séance que je ne crains pas de qualifier de merveilleuse et qui, pourtant, n'a pas duré plus de cinq quarts d'heure, le médium devant prendre le train de minuit dix à la gare Saint-Lazare après avoir accepté un léger souper préparé par Bonne maman pour lui et quelques amis. Les trente assistants présents ont, dans un concert unanime auquel j'ai mêlé ma voix, adressé à cet excellent médium, bon, simple et très sympathique des témoignages de réelle admiration et d'enthousiasme qui se sont traduits, de la part des dames et de plusieurs messieurs, par de touchantes accolades.

J'ai, l'un des derniers, serré très chaudement la main de Miller qui m'a dit deux fois : « J'irai vous voir à mon retour. » Ces paroles m'ont fait comprendre qu'il a fait allusion à la fondation de notre Cercle international Allan Kardec dont l'ont entretenu ses amis. Miller y viendra donc dans quelques mois, il y sera bien accueilli, et nous ferons tout pour grandir sa réputation.

Je vois maintenant quelle question se pose sur chacune de vos lèvres, chers lecteurs, aimables lectrices. « Que pensez-vous de ces apparitions, de ces fantômes, de ces matérialisations ? »

Eh bien, mes amis, je vais, sans le remettre au prochain numéro, vous dire ce que j'en pense, moi qui ne compte pas beaucoup sur les abonnements ecclésiastiques et que les critiques acrimonieuses de Basile laissent parfaitement indifférent... Ah ! si les bûchers de la Sainte Inquisition flambaient toujours, si les disciples impitoyables de Loyola pouvaient encore y

promener la torche, ce qu'ils regrettent amèrement de ne pouvoir plus faire vous pensez bien que Miller, Léon Denis, Papus, Bonne maman, *e tutti quanti*... sans oublier votre serviteur, seraient tous depuis longtemps tenaillés au fer rouge, martyrisés, brûlés *ad maiorem gloriam* du Dieu à qui ils ont prêté tant de mansuétude et de douceur.

Voici donc ce que je n'aurais pas osé écrire il y a deux cents ans :

Oui, je crois que M^{me} Lamoureux a vu et reconnu ce soir l'ombre matérialisée du chef d'orchestre, son mari.

Oui, le D^r Benton, sorti du plafond en vapeur transparente, a repris sa forme humaine et nous a parlé distinctement.

Oui, le petit garçon de M. et M^{me} Letort est venu apporter un sourire délicieux et consolateur à ceux qui le pleurent.

Et si ces morts sont venus un instant sous les yeux de trente témoins non hallucinés ni hypnotisés, possédant toutes leurs facultés saines, c'est que l'âme est bien immortelle et que Dieu permet qu'elle revienne dire aux vivants que le bien est le chemin du ciel. C'est pour nous consoler des chagrins de ce passage éphémère, pour nous répéter qu'une autre vie suivra qui sera meilleure ; enfin, ces âmes viennent nous encourager à nous aimer et à pratiquer la charité entre nous.

Si votre curé vous dit que c'est le diable qui revient pour nous mieux tromper, en dissimulant ses cornes et ses griffes, répondez-lui que le rôle de Belzébuth nous conviant à marcher dans le sentier de la vertu pour monter au ciel est d'un bon diable, et que, depuis le temps qu'il reparait ainsi sous l'enveloppe de ceux qui nous sont chers, il a bien mérité d'être proposé pour la canonisation.

Vous comprenez, en me lisant, que j'ai écrit cet article au courant de la plume, encore sous la fraîche impression de cette soirée où j'ai assisté à ce mystère inexplicable.

Il est 2 heures du matin. je somnole un peu, et dans ce demi-sommeil, il me semble percevoir le bruit rythmé que produit la locomotive rapide et pressée qui emporte Miller vers le Havre.

Demain, à la même heure, le grand paquebot qui doit le conduire à New-York fendra, de sa proue de bronze, les vagues écumantes de l'Atlantique.

Alors Miller, oubliant les déceptions de ses premières séances troublées, ne se souviendra plus que des témoignages éclatants d'estime qui lui ont été prodigués en cette dernière soirée passée en France.

Si mon image se représente à sa mémoire, il se souviendra que, tout en le critiquant, je m'étais dit son ami, ce dont je lui donne la preuve cette nuit. Mes vœux l'accompagnent dans sa traversée de l'Océan et dans le long voyage de New-York à San-Francisco, où je lui souhaite bien cordialement de réédifier sa fortune sur les ruines encore fumantes de sa demeure.

Pour terminer, le hibou jaloux du petit rossignol, dont j'avais cité le conte naïf, me revient à la pensée. Le hibou méchant, ce n'est pas le critique loyal, c'est l'ignorant, c'est l'incrédule quand même, c'est le clérical ennemi... pour qui Muller jurait de ne plus donner de séances. Mais, pouvait-il désobéir aux désirs de ses guides voulant aider au progrès?... Non... De même que, malgré son serment de ne plus faire entendre ses trilles harmonieuses,

Le chanteur des nuits ne saurait se taire ;
 Au bocage épais, loin des envieux,
 Près de sa compagne et dans le mystère,
 Il lance au ciel son chant radieux.

LÉOPOLD DAUVIL

Lettre du Professeur Van der Naillen

Je croirais manquer à mon devoir si je ne faisais suivre « *La dernière de Miller* » de cette lettre que je viens de recevoir de M. le professeur Van der Naillen. Ne semble-t-elle point comme un corollaire ajouté à la démonstration d'exactitude de la séance que je viens de résumer.

Puisse l'auteur distingué du *Mage Balthazar* et des deux volumes qui précèdent ce beau livre, agréer, en lisant ce numéro de la *Revue*, comme un bouquet, venant de France, les sentiments sympathiques qu'il contient à son adresse. La visite que l'éminent professeur nous fait espérer pour le printemps prochain nous permettra de lui offrir, au cercle Allan Kardec, l'accueil qui est dû à sa grande valeur.

Oakland, Californie, 1^{er} novembre 1906.

Mon cher monsieur Dauvil,

Je vous suis infiniment reconnaissant pour les *Revues* que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer. Le numéro de l'*Écho du Merveilleux* semble relater une assez bonne séance de Miller.

Mais, sachez-le bien, aucune, quelque splendide qu'elle puisse être, pas plus à San-Francisco, qu'à Paris ni à Alger, ne donnera jamais satisfaction au public, à moins de conditions sévères, c'est-à-dire de précautions rigides prises pour rendre toute fraude insoupçonnée.

J'avais assisté à plusieurs séances dans la maison même de Miller et, bien que les manifestations y fussent réellement incroyables... celle-ci par exemple : Une sœur de charité se matérialisa devant moi, devant le baron et la baronne Von Zimmermann, Miller étant à côté de nous en dehors du cabi-

net. Elle me pria de m'approcher d'elle, de bien regarder ses yeux bruns qu'elle tournait à droite et à gauche, d'examiner ses lèvres roses qui remuaient en me parlant, et son visage qui touchait presque le mien... tout cela en bonne lumière... J'avoue que je n'étais pas encore convaincu, tant ces sortes de choses semblent contraires aux lois connues de la science.

C'est alors que pour bien vaincre mes doutes et m'imposer la conviction de la vérité du phénomène, et afin de me décider à écrire à notre excellent ami le colonel de Rochas de venir constater les faits, la baronne offrit à Miller 2.000 francs (400 dollars) pour qu'il donnât une séance sous ma seule direction et acceptât toutes les conditions que je lui imposerais.

Je vous fis connaître cette belle séance, qui eut lieu au Palace Hôtel, en présence d'une foule de personnes, entre autres le Consul de Turquie. Le médium, le cabinet furent visités minutieusement avant et après la séance.

De tous les témoins, le plus étonné fut mon professeur d'électricité, homme de science exacte qui ne croyait, disait-il, à aucune espèce de « clair-de-lune » et qui examina tout avec un soin extraordinaire, car, « il ne voulait point permettre à personne d'en imposer à son vieux chef (moi) qu'il aime beaucoup ». Eh bien ! après la séance, quand il vit Miller attaché à la chaise, ses liens cloués par lui-même au plancher, dans la même position qu'avant de commencer la séance, il aurait fallu voir sa figure empreinte d'une expression de stupeur vague, d'étonnement muet, de désorientation complète... Pour moi, j'eusse donné de l'or pour le photographier. Cette séance fut absolument vraie et la soirée mémorable pour nous tous.

On m'écrivit plus tard de Boston et de New-York qu'il était superflu de prendre tant de précautions, si longues, si fatigantes pour le médium.

Là-bas, ils font simplement usage d'une blouse d'étoffe noire, affectant la forme d'un manchon de bec Auer, cousue comme un sac avec une ouverture en haut pour laisser passer la tête du médium, puis serrée autour du cou à l'aide d'un cordon ou lacet dont les bouts sont cloués au mur. Ce vêtement sans manches couvre entièrement le médium et la chaise. On cloue ensuite le bas tout autour de lui et du siège sur le plancher. Cette opération exige à peine une minute, offre une garantie absolue, détruit tout soupçon toujours pénible pour le médium, de même que pour l'habileté ou le bon sens des investigateurs. Enfin il n'est pas un médium qui puisse refuser de se prêter à cette précaution si simple et qui offre, je le répète, une garantie complète.

Oui, cher monsieur Dauvil, le baron, la baronne, mes amis et moi avons partagé avec vous la peine que la conduite de Miller a dû causer à notre noble ami le colonel de Rochas, mais si, comme j'en ai le désir, je viens à Paris au printemps prochain, je vous expliquerai tout cela ainsi que je l'ai écrit au bon colonel.

Merci pour votre bonne sympathie envers les pertes matérielles que m'a infligées la catastrophe de San-Francisco. La bonne réputation de mon institution lui a permis de se reconstituer. C'est avec plaisir que j'ai appris que mes livres ont eu du succès en France; malheureusement, tous les exemplaires que M. Leymarie m'avait envoyés ont été brûlés avec toute ma bibliothèque.

Rappelez-moi au souvenir de tous nos bons amis et croyez-moi votre dévoué et sympathiquement fraternel,

A. VAN DER NAILLEN

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME ⁽¹⁾

Par A. MARION, *Président de la Cour d'appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) (*suite et fin*).

A l'appui de ce qui précède, je crois devoir transcrire ici un passage important de l'ouvrage déjà cité de M. de Mirville ayant trait aux esprits et à leurs manifestations fluidiques. Je le fais d'autant plus volontiers que la bonne foi de cet auteur ne saurait être douteuse et qu'il est évident que ses travaux n'ont eu, comme il le dit lui-même, qu'un seul but, celui de rechercher la vérité et la constater.

Après avoir cité plusieurs phénomènes, M. de Mirville continue ainsi :
 « Au reste, ne méprisez pas trop vite, Messieurs (c'est à l'Académie qu'il s'adresse), de telles observations; car Dieu veuille que vous n'y soyez jamais soumis. Si vous entendiez vos parents, vos amis, vos enfants si regrettés, vous remettre en mémoire les particularités les plus intimes, les secrets les plus oubliés de vos chères relations; si vous entendiez leurs voix chéries; si vous revoyiez des images trop fidèles; si l'on vous écrivait des lettres parfaitement semblables de style, d'écriture, d'orthographe même, à celles que l'on écrivait autrefois, ce dont seuls au monde vous pouvez avoir conservé le souvenir, soyez-en sûrs, l'émotion vous gagnerait, et le sentiment peut-être vous rendrait fanatiques pour de pareilles doctrines. Aussi voyons-nous une foule d'hommes parfaitement distingués et des plus éminents de ce pays (L'Union), comme position ou lumière, subir, en raison de cela seul, la décevante influence... »

A ce propos M. de Mirville cite deux magistrats, un M. Simmonds et le juge Edmonds, tous deux des plus considérés et des plus respectés, qui, ayant consenti à évoquer, l'un son fils, l'autre sa femme, qu'ils avaient per-

(1) Voir les numéros de la *Revue Spirite* depuis 1905 et janvier à novembre 1906.

des quelques semaines auparavant, sont, en présence des phénomènes dont ils ont été témoins, devenus des prosélytes ardents. L'un d'eux, le juge Edmonds, est aujourd'hui, dit-il (juin 1854), « la plus grande et la plus mystique autorité de la nouvelle doctrine ».

Et que l'on n'aille pas croire que ces deux éminents magistrats se sont laissé convaincre facilement. Ils ont exigé les plus grandes preuves, notamment le juge Edmonds. « On le vit, dit M. de Mirville, porter, dans ses investigations, toute la prudence et l'habileté d'un homme habitué depuis longtemps aux recherches judiciaires... Et il ne se rendit que seulement, comme il le dit lui-même, au moment où un esprit sain ne pouvait plus se refuser à l'évidence... »

Eh bien ! pourquoi combattre de pareils faits ? Un jour, j'habitais alors Philippeville, où je remplissais les fonctions de Président du tribunal, je revenais du cimetière où l'élite de la population avait été conduire la dépouille mortelle d'un haut fonctionnaire justement estimé. A côté de moi marchait le prêtre qui avait officié. Comme nous parlions de ce que cette cérémonie avait eu de touchant et d'imposant à la fois, ainsi que des consolations que la religion nous offre : « Si cela n'existait pas, me dit-il, il faudrait l'inventer. » Et il avait raison.

Gardons-nous dès lors de répudier la doctrine spirite, puisqu'elle est la vérité. Au lieu de la proscrire, favorisons-la ; car elle répond plus que toute autre à nos aspirations, à nos besoins.

Effectivement « dans notre système, dit Pezzani, on est tranquille et résigné ; la Providence est substituée au destin ; l'humanité marche d'un pas assuré, confiante en son céleste guide. L'homme accepte les biens et les maux comme une dispensation de la volonté divine. Il sait que, si elle n'est pas exaucée immédiatement, sa prière n'en a pas moins été entendue ; que ses efforts ne sont pas perdus ; qu'une mission, si petite qu'elle puisse être, lui a été confiée sur la terre, que ses travaux doivent concourir à l'ensemble, que toutes ses actions lui sont comptées par un juge souverainement bon et équitable. Il échappe enfin à l'inexorable étreinte de la fatalité antique... »

Et grâce à ces consolantes pensées, chacun de nous peut s'écrier avec Constant Savy : « *O mort, viens quand tu voudras ; je ne te crains pas, j'es-
père..* »

§ 14

RÉSUMÉ

Si, pour terminer, nous voulons résumer tout ce que nous avons dit, qu'y voyons-nous ? Une chose bien certaine et en même temps bien consolante. C'est que l'homme n'est et ne peut être voué au malheur éternel ;

que loin de là, s'il est assujéti à un travail continuél, c'est parce que, par ce moyen, il lui est donné de conquérir, plus ou moins facilement sans doute, eu égard aux efforts qu'il fera, chacun des degrés dont se compose la chaîne universelle qui unit tous les êtres, lie tous les mondes et embrasse toutes les sphères.

Nous y voyons que, pour cela, il n'y a pas de terme fixé à l'avance ; qu'il a, au contraire, pour lui l'incessante évolution des siècles ; temps pendant lequel il lui sera permis, si bas qu'il soit tombé, de se relever et d'atteindre à la félicité suprême.

Pour lui pas de déchéance absolue, pas de condamnation définitive : La peine sans doute chaque fois qu'il l'aura méritée, mais au bout l'expiation et le pardon.

Voilà, réduite à ses termes bien simples, toute la doctrine spirite. De bonne foi, est-ce que la raison, le simple bon sens seul ne nous dit pas que c'est ainsi que les choses doivent avoir été arrangées. Oui un jour viendra où nousserons tous réunis, au même degré et au même titre, dans le céleste séjour.

Mais alors, dira-t-on avec saint Jérôme, on trouvera réunis face à face l'ange Gabriel et le diable, Paul et Caïphe, les vierges et les prostituées ! Et pourquoi pas s'il y a eu un sérieux repentir, si l'on s'est racheté. Est-ce que les saints eux-mêmes, ceux que l'on honore aujourd'hui, ont eu tous et en tout temps une conduite à l'abri de tout reproche ? Voyez sainte Magdeleine. Jésus n'a-t-il pas dit d'elle qu'il lui serait beaucoup pardonné, car elle avait beaucoup péché.

Et saint Paul, le grand apôtre saint Paul, combien ont été déplorables ses commencements ! N'a-t-il pas en effet contribué, au moins par son assistance, au martyre de saint Etienne ? Lorsqu'il s'est converti, sur le chemin de Damas, ne se rendait-il pas dans cette ville pour y continuer des persécutions contre les disciples de Jésus ? La présence de saint Etienne dans le Paradis et celle de ceux qu'il avait persécutés a-t-elle été un obstacle à son admission dans le même lieu ?

Quant aux prostituées, si elles ont fait une suffisante pénitence, où trouve-t-on écrit qu'elles seront, malgré cela et à tout jamais exclues du céleste séjour. Mais Jésus lui-même a dit le contraire.

Effectivement, à l'occasion de la parabole des deux fils, on lit dans saint Mathieu, chapitre 21, versets 31 et 32, ce qui suit : « Et Jésus ajouta : Je vous dis en vérité, *« Les Publicains et les femmes prostituées vous devancent dans le royaume de Dieu ; car Jean est venu à vous dans les voies de la Justice et vous ne l'avez point cru. Les Publicains au contraire et les femmes prostituées l'ont cru... »*

L'accès du Paradis ne saurait donc être interdit à personne et il ne peut

en être autrement, car toute autre pensée serait un outrage à la charité chrétienne.

Au Ciel, des rapprochements semblables à ceux dont il a été question ci-dessus, sont-ils réellement à craindre ? Evidemment non. Effectivement, s'il est vrai que pour l'âme, qui reste toujours la même, il y a une constante identité, il ne saurait en être de même pour les corps, pour les noms, qui ont incontestablement changé au fur et à mesure des incarnations nouvelles qui ont été subies. Que résultera-t-il de là ? C'est que, dans le céleste séjour, il n'y aura plus que des frères animés d'un même esprit, celui de la charité et de l'amour. Pourquoi se préoccuper d'autre chose.

Telle est la perspective que nous offre le Spiritisme.

§ 15

CONCLUSION

Je ne sais quelles seront les impressions de celui ou de ceux qui viendront prendre la peine de lire ce qui précède. Peut-être croiront-ils que ce que j'ai écrit est l'effet d'une imagination exaltée et surexcitée. Peut-être même sans tenir compte de mon âge et des fonctions importantes que je remplissais naguère, iront-ils jusqu'à l'attribuer à des hallucinations. Cela ne m'étonnerait pas. Rien n'est facile comme ce moyen pour combattre les faits, les propositions qui nous gênent. « C'est déplorable au point de vue de l'humanité, dit le Dr Brière de Boismont, car cette doctrine est la plus grande et la plus funeste des erreurs sociales.. » Mais c'est ainsi qu'il a été procédé de tout temps, et c'est ainsi que l'on continuera à procéder.

Effectivement, à commencer par Socrate lui-même, ce sage de la Grèce par excellence, ce restaurateur de la philosophie, cet homme exceptionnel, n'est-il pas vrai qu'à cause de son esprit familier, il a été considéré comme un halluciné ? Le Dr Lélut n'a-t-il pas, il y a peu d'années, consacré tout un livre (*Le démon de Socrate*) pour présenter ce grand homme comme le spécimen le plus complet de l'hallucination psychologique ? Et, après Socrate, n'en a-t-on pas dit autant de bien d'autres ? Jeanne d'Arc, elle aussi, fut considérée comme hallucinée.....

Que l'on me range donc, si l'on veut, dans une pareille catégorie, cela ne m'empêchera pas de dire de plus fort que, ce que je livre à tous, c'est le résultat de mes observations pratiques et de mes méditations. Je suis donc autorisé à leur tenir ce langage : Voilà ce que j'ai vu, voilà ce que j'ai entendu ; voilà les déductions que j'en ai tirées. Maintenant jugez vous-même ; à vous de croire ou de ne pas croire.

Seulement qu'on me permette une objection : c'est que, si l'on veut se

former sérieusement une opinion, il faut éviter de se laisser influencer par des faits qui n'ont, au fond, aucune importance.

Ainsi pour décrier le Spiritisme, on s'est complu à mettre en relief des faits d'excentricité, ou même de folie, si l'on veut, et on a prétendu qu'ils étaient la conséquence de notre doctrine. Ma réponse à cet égard est fort simple. Lors même que cela serait vrai, dirais-je, que peut-on sérieusement et raisonnablement en conclure ! Parce que certains individus n'auront pu, sans en être éblouis, supporter l'éclat d'une lumière, faut-il la déclarer funeste pour tous et l'éteindre ?

Et, d'autre part, parce que, dans une occasion exceptionnelle, il se serait trouvé des personnes capables d'abuser d'une doctrine, quelque sage qu'elle pût être d'ailleurs, faut-il, *a priori*, la condamner comme mauvaise et détestable ?

Mais, s'il pouvait en être ainsi, quelle est celle, même parmi les plus respectables, qui pourrait échapper aux conséquences d'une pareille manière de procéder ? Certes, si je le voulais, les faits ne me manqueraient pas. Mais ce n'est point sur ce terrain que je veux faire porter la discussion, parce que, avant tout, je n'entends nullement me départir de la modération dont je crois avoir fait preuve jusqu'à présent, et que d'ailleurs toute autre manière d'agir ne conviendrait ni à la nature, ni à la gravité des questions qu'il s'agit de résoudre.

Laissons donc de côté, de part et d'autre, toute récrimination ; c'est là du reste un mode de discussion qui est misérable et qui d'ailleurs ne prouve rien. Que l'on fasse ce que j'ai fait ; c'est principalement sur le raisonnement que j'ai étayé toutes mes propositions, que l'on démontre qu'il est faux, illogique ; rien de mieux. Mais tant qu'on ne l'aura pas fait, ce que je redoute fort peu du reste, je dirai qu'étant avec la raison, je suis avec la vérité.

Qu'on me permette de terminer par quelques réflexions qui me paraissent de nature à avoir une grande portée.

Je veux faire la part large à nos adversaires. J'admets volontiers que les Écritures sont contraires à ce que nous enseignons, notamment en ce qui touche la communication avec les morts. Je dirai même qu'il n'y a pas de doute sur ce point. Voici ce que je lis dans le Deutéronome, chap. 18, v. 9 à 12 : « Lorsque vous serez entrés, dit Moïse à son peuple, « dans le pays que « le Seigneur, votre Dieu, vous donnera, prenez bien garde de ne pas vou- « loir imiter les abominations de ces peuples ; et qu'il ne se trouve per- « sonne parmi vous qui prétende purifier son fils ou sa fille en les faisant « passer par le feu, ou qui consulte les devins, ou qui observe les songes ou « les augures, ou qui use de maléfices, de sortilèges et d'enchantement, ou « qui consulte ceux qui ont l'esprit de Python et qui se mêlent de deviner, ou

« qui interrogent les morts pour apprendre d'eux la vérité. Car le Seigneur a en abomination toutes ces choses, et il exterminera tous ces peuples à votre entrée à cause de ces sortes de crimes qu'ils ont commis... »

Voilà qui est bien formel. Mais qu'est-ce que cela prouve? Rien contre nous, au contraire, car ce passage de la sainte Bible ne nous démontre qu'une chose, c'est que déjà à cette époque on faisait ce que nous faisons, c'est-à-dire, on communiquait avec ceux qui n'étaient plus.

Sans doute il nous enseigne également que Dieu se serait élevé, sous peine d'extermination, contre cette tendance à chercher la vérité auprès d'eux; *Nemo quærat à mortuis veritatem*, est-il dit dans le Deutéronome...

Mais cette défense, les Israélites eux-mêmes n'ont-ils pas été les premiers à la violer? La Bible, Livre I^{er}, « des Rois, » chap. 18, nous apprend en effet que, se trouvant en présence de l'armée des Philistins et redoutant l'issue de la bataille, Saül a fait évoquer par une pythonisse l'ombre de Samuel pour le consulter sur ce qu'il avait à faire, et que Samuel a répondu à cette évocation.

Ce fait a une très grande valeur, car il prouve que, nonobstant toutes les prohibitions antérieures, renouvelées d'une manière terrible par Saül lui-même, cette évocation n'avait en elle-même rien de bien criminel puisque non seulement Dieu permettait à l'esprit évoqué de comparaître, mais encore il l'autorisait à parler en son nom.

Dans tous les cas, pourquoi cette prohibition serait-elle une loi pour nous? Les temps ne sont-ils pas changés, et dès lors qui peut dire avec certitude que la volonté de Dieu aujourd'hui est la même que celle qu'il a exprimée autrefois? Ne peut-il pas vouloir au contraire se manifester aux hommes sous un jour nouveau et leur ouvrir des horizons plus étendus? Est-ce que ses révélations n'ont pas été toujours en rapport avec les connaissances acquises? « Ce qu'il faut, dit Ballanche, que le genre humain connaisse de la vérité, selon les temps et les lieux, se révèle toujours selon les temps et les lieux. La vérité nécessaire au genre humain a toujours été et sera toujours dans le genre humain. C'est pourquoi, à de certaines époques, certaines idées mûries à l'insu des hommes, se répandent de toutes parts sur la société. »

Le Spiritisme en est en ce moment la preuve.

Il est un autre axiome du même auteur qui doit recevoir ici une complète application. « La révélation, dit-il, est essentiellement progressive. Dieu l'accommode aux temps, aux lieux, et au développement des intelligences. »

C'est du reste ce qu'enseigne saint Augustin. « Les préceptes, dit-il, sont donnés par celui-là seul qui sait appliquer au genre humain les remèdes convenables aux diverses époques de son développement... »

Rien n'est plus vrai. Au reste en veut-on la preuve? Que l'on compare ce

qui a eu lieu du temps de Moïse avec ce qui s'est passé lorsque le Christ est venu sur la terre. Est-ce qu'ils ont en tout et pour tout tenu aux Juifs le même langage ? Quoique remplissant tous deux une mission de Dieu, est-ce qu'ils ont procédé de la même manière ?

Le premier, pour maintenir sous son autorité son peuple abruti par l'esclavage, a dû chercher à l'occuper par des fêtes, des spectacles de toute sorte. Il s'est même cru obligé de le contenir par la terreur. La moindre infraction à ses ordres ou à ses défenses était par lui punie de mort.

Combien a été différente la conduite de Jésus ! Chargé de délivrer le monde par la charité, ce n'est pas aux yeux qu'il a parlé mais au cœur, à la raison de ceux qui l'écoutaient. Sans doute l'instruction des peuples n'étant pas encore assez avancée, il a dû les entretenir des récompenses et des peines de la vie future ; mais sa parole, il ne l'imposait pas. Dans un style simple et élevé en même temps, il se bornait à la faire pénétrer dans l'esprit de ceux qu'il voulait instruire. Ce n'est pas non plus dans leur sang qu'il a fondé sa doctrine ; c'est lui au contraire qui s'est offert en holocauste.

Et pourquoi ? parce que, *se conformant à la distribution la mieux ordonnée des temps*, si Dieu avait dû se révéler aux Hébreux sous l'idée de sa puissance, c'était, quant aux chrétiens, sous la forme de l'amour et de la charité qu'il devait leur apparaître. Il avait donc fallu avoir un langage et une conduite appropriés à chaque époque.

C'est ainsi que l'enseignement des hommes s'est fait progressivement et autant que cela a été possible. Car il y avait en outre beaucoup d'autres vérités à leur apprendre ; mais bien qu'à la différence de la loi de Moïse qui n'avait été que l'initiation d'un seul peuple, le christianisme fut la révélation supérieure et même celle du genre humain, Dieu n'avait pas encore jugé le moment opportun pour les leur faire connaître. Aussi de même que Moïse avait dû s'arrêter dans ses enseignements, de même le Christ avait dû se restreindre dans les instructions qu'il aurait pu donner : « J'ai encore, » disait-il à ses disciples, beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les porter présentement. » (Saint Jean, chap. 16, v. 12.)

C'est ce qui fait dire à saint Augustin que le Christ s'est conduit comme un bon maître. Il a enseigné certaines choses, il a gardé le silence sur d'autres. « *Christus sicut magister alia docuit, alia non docuit...* »

Jésus avait donc encore bien des choses à apprendre aux peuples ; mais, qu'on ne l'oublie pas, s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il savait bien, comme le dit Pezzani (*loc. cit.*), que scientifiquement et philosophiquement il n'eût pas été compris.

Aujourd'hui il ne saurait en être de même. Par suite des découvertes de toutes sortes qui ont été faites, et qui ont élevé le niveau des intelligen-

ces, le monde a évidemment progressé. Dès lors, suivant sa marche naturelle, la révélation a forcément progressé avec l'humanité.

Qui pourrait donc trouver étrange que Dieu ait jugé convenable et utile à cette heure de ne plus laisser les hommes sous l'empire de certains préceptes qui n'ont plus aujourd'hui leur raison d'être? N'est-il pas au contraire plus rationnel de penser que, dans ce nouvel état des choses, il a voulu ouvrir de plus en plus leurs yeux à la lumière; mettre ainsi ce qu'ils devaient connaître en rapport avec les progrès qu'ils avaient pu faire? Ne devait-il pas alors nous permettre de voir ce qu'il avait tout d'abord jugé prudent de nous cacher ou de nous défendre? N'est-ce pas là en effet le meilleur moyen de nous donner une idée plus exacte de ce qui existe réellement.

Telle a été, à cet égard, la manière de voir d'un homme d'un grand savoir et dont toutes les paroles ont eu une grande autorité, de l'abbé Lacordaire, ce célèbre prédicateur. Effectivement voici ce qu'on lit dans une lettre par lui écrite de Flavigny, le 29 juin 1853, à M^{me} Swetchine, lettre qui a été publiée en 1865 avec toute sa correspondance : « De tous les temps, dit-il, à l'occasion des tables tournantes, dont on s'occupait beaucoup à cette époque, « il « y a eu des modes plus ou moins bizarres pour *communiquer avec les esprits* ; « seulement autrefois on faisait un mystère de ces procédés, comme on fait « un mystère de la chimie. La justice, par ses exécutions terribles, « refoulait dans l'ombre ces étranges pratiques. Aujourd'hui, grâce à la « liberté des cultes, et à la publicité universelle, — ce qui était un secret est « devenu une formule populaire. *Peut-être aussi, par cette divulgation, Dieu « veut-il proportionner le développement des forces spirituelles au développement des forces matérielles, afin que l'homme n'oublie pas, en présence des « merveilles de la mécanique QU'IL Y A DEUX MONDES INCLUS L'UN DANS L'AUTRE, LE MONDE DES CORPS, ET LE MONDE DES ESPRITS... »*

Je n'ai plus qu'une simple réflexion à ajouter. En règle générale et surtout en cette matière, on est dans l'habitude de confondre deux choses qui cependant ne doivent pas être confondues, savoir : L'existence des faits et leur explication. Par suite, cette explication ne pouvant pas toujours, pour une cause quelconque, être fournie, on en conclut que les faits eux-mêmes sont impossibles.

« Impossible, a dit Arago ! Celui qui, en dehors des mathématiques, prononce ce mot, manque de prudence. » L'expérience, du reste, l'a bien prouvé.

Laissons donc à l'écart ce grand mot, et voyons quelles doivent être les conséquences de ce défaut d'explication. Et d'abord qu'importe que l'on ne puisse pas se rendre compte de tous les faits qui tombent sous nos sens? Est-ce qu'ils sont moins réels pour cela? Que dans de pareilles circonstances on ne les accueille qu'avec la plus grande prudence, soit. Qu'à cet effet,

on les soumette à un examen attentif et qu'avant d'être accepté, tout soit bien pesé, examiné et autant que possible contrôlé, je le comprends, mais c'est tout ce que l'on peut exiger. Et, dans cette situation, disons avec M. de Mirville qu'il est sage de préférer au scepticisme obstiné la méthode vraiment philosophique et qu'au lieu de dire avec le premier : *Cela ne se peut, donc cela n'est pas*, chacun dise avec la seconde : *Le fait existe, donc il se peut*.

FIN

CONFÉRENCE G. DELANNE

Avant de quitter Lyon où il a fait un assez long séjour, M. G. Delanne, directeur de la *Revue morale et scientifique du Spiritisme*, a bien voulu donner, sous les auspices de la *Fédération spirite lyonnaise*, en présence d'un nombreux et brillant auditoire réuni dans la salle philharmonique, une conférence publique très intéressante, et dont le haut enseignement moral ne manquera pas de porter ses fruits.

Après quelques paroles d'introduction par M. Sausse, président de la réunion, qui n'a pas besoin, dit-il, de présenter le conférencier, si connu et si goûté du public lyonnais, M. Delanne entre immédiatement dans le vif de son sujet qui est :

L'ÉVOLUTION SPIRITUELLE.

Que faut-il entendre par ces mots ?

C'est, dit-il, l'état de l'âme qui se développe progressivement sur la terre.

« Le principe spirituel a évolué lentement, depuis les formes les plus inférieures, jusqu'aux organismes les plus compliqués.

« Pendant l'immense période des âges géologiques, les facultés simples de l'esprit se sont successivement développées.

« Ce sont les lois éternelles de l'évolution qui entraînent le principe intelligent vers des destinées toujours plus hautes, vers un avenir sans cesse meilleur. C'est la marche en avant à travers l'obscur matière, c'est l'élan vers la toute puissance rayonnante, vers la clarté, vers la conscience universelle. »

— Ces origines, cette genèse de l'âme à travers le temps et l'espace, cette ascension lente, partant des formes les plus rudimentaires pour arriver à l'humanité, cette idée heurte les croyances religieuses, d'après lesquelles Dieu créerait une âme nouvelle pour chaque corps humain qui vient en ce monde.

D'autre part, pour la plupart des savants, notre affirmation n'a pas de sens, elle est tout à fait dépourvue de raison, car l'âme telle que nous l'entendons n'existe pas pour eux.

D'après la science officielle, l'âme n'est qu'une résultante des fonctions vitales de cerveau. Celui-ci éteint, désagréé, il ne reste plus rien, la fonction cesse, l'âme disparaît !

Ces opinions si formelles, si absolues, sont contredites par les faits du spiritisme, par les phénomènes, aujourd'hui scientifiquement reconnus, de la transmission de la pensée, de la clairvoyance, de la psychométrie, qui démontrent irrésistiblement l'existence en nous d'un être qui, exceptionnellement et temporairement, pendant le sommeil normal ou provoqué, pendant l'extase et au moment de la mort, se révèle affranchi des lois de l'espace et du temps qui conditionnent les phénomènes physiques, chimiques et biologiques.

Ce n'est pas seulement par ses facultés supra-normales que l'âme affirme son existence indépendante du corps, c'est substantiellement, physiquement, objectivement, en dehors des limites de l'organisme.

Le conférencier énumère plusieurs cas d'apparitions spontanées, fantômes de vivants, visibles pour plusieurs personnes, tangibles même ; il cite les expériences de M. de Rochas sur *l'Extériorisation de la sensibilité*, vérifiées par Paul Joire ; les matérialisations de Tissot avec Églington. Il en est de même après la mort ; un esprit se matérialise, c'est-à-dire revêt la forme humaine. Là, pas d'hallucination possible : le fantôme se meut, parle, se laisse palper, de plus il est photographié (expériences de sir William Crookes, d'Aksakof, du Dr Richet).

Par un contrôle électrique rigoureux, on a la certitude que ce n'est pas le médium qui produit ces phénomènes.

Il résulte de ces expériences que la composition, l'organisation du fantôme est bien réelle ; c'est un modèle anatomique, physiologique, parfaitement constitué. Que conclure de ces faits si minutieusement vérifiés et contrôlés ? C'est que l'âme, pendant la vie et après la mort, est associée à un corps fluide qui renferme les lois organiques de l'être humain.

Ici, l'éminent conférencier entre dans des développements très étendus sur le périsprit qui est l'enveloppe fluide de l'âme, qui l'accompagne partout et ne la quitte jamais ; sur sa nature et ses modes d'action.

C'est l'idée directrice dont parle le savant physiologiste, Claude Bernard, dans ses *Recherches sur les problèmes de la physiologie*.

Le périsprit est donc pour tous l'idée directrice, le plan impondérable de la structure des êtres.

C'est lui le gardien fidèle, le texte indestructible de notre pensée, il est,

par excellence, le conservateur de notre personnalité, car c'est en lui que réside le souvenir.

Dans une deuxième partie, le conférencier passe en revue et examine les faits de *souvenirs de vies antérieures* et les *prédictions* concernant la réincarnation, preuves qui viennent à l'appui de la théorie des *vies successives*.

Puis, il s'attache à réfuter l'objection générale contre les vies antérieures, basée sur le *manque de souvenir*.

Ici-bas, le sommeil et le somnambulisme nous font assister à des existences physiologiques différentes chez le même individu. La mémoire elle-même ne garde pas l'empreinte des premières années du bas-âge ; à plus forte raison ne pouvons-nous plus, avec un corps nouveau, avoir normalement une conscience nette du passé.

Mais le souvenir n'est jamais anéanti, il sommeille en nous, il reste gravé dans l'âme d'une manière ineffaçable.

M. Delanne cite de nombreux exemples établissant que parfois le souvenir du passé se réveille et que l'individu a conscience d'avoir vécu déjà dans les mêmes lieux.

Quant aux annonces de réincarnations, il en énumère aussi un certain nombre, dont deux notamment se sont passées à Lyon, et ont été dûment vérifiées ; le cas de M. Troupet et celui de M. Bouvier.

Enfin, dans une éloquente conclusion, l'éminent conférencier expose les conséquences philosophiques, morales et sociales qu'il faut tirer de ces faits et de leur enseignement.

« Avec la certitude des vies successives, conclut l'orateur, et celle de la « responsabilité des actes, bien des questions se présenteront sous d'autres « aspects. Les luttes sociales qui prennent, à notre époque, un terrible « caractère d'âpreté, pourront être amorties par la conviction que la « durée d'une existence n'est qu'un moment transitoire dans l'éternelle « évolution. Avec moins d'orgueil en haut, et moins d'envie en bas, une « solidarité effective prendra naissance au contact de ces consolantes doc- « trines, et il nous sera peut-être donné de voir disparaître les luttes fra- « tricides, ineptes produits de l'ignorance, se dissiper devant les enseigne- « ments d'amour et de fraternité qui sont la rayonnante couronne du Spi- « ritisme. »

C'est toujours avec le plus vif plaisir que nous écoutons le distingué conférencier qu'est M. G. Delanne, dont la parole sobre, précise, et d'une clarté parfaite, est au service désintéressé d'une aussi belle cause que celle qu'il soutient depuis longtemps déjà, en pionnier infatigable de la science psychologique.

C'est en effet un savant qui expose avec franchise, avec la plus entière bonne foi, sans parti pris, sans aigreur, sans attaques déplacées contre ses

adversaires, les idées pour lesquelles il mène le bon combat, avec une inlassable ténacité, dans ses ouvrages si appréciés, comme dans sa *Revue*, qui est l'un des organes les plus attitrés de la doctrine spirite.

Tant d'efforts et de bonne volonté mis au service de nos croyances, de nos idées, ne resteront pas vains ; la semence déposée dans nos âmes germera pour des moissons futures ; nous remercions M. G. Delanne de nous en avoir une fois de plus apporté le bon grain.

H. RAVINET.

Le fossoyeur de Livorno

(UNE PREUVE D'IDENTITÉ SPIRITE)

Depuis avril dernier, je tente, quoique très irrégulièrement, avec des interruptions de plusieurs semaines, des séances spirites avec un jeune homme qui m'est cher. Doué d'exceptionnelles aptitudes médianimiques, il arrivera, s'il est persévérant, à des résultats merveilleux, s'il faut en juger d'après ses premiers essais.

J'avais décidé de ne pas encore révéler le fait, dans la prévision que le médium pourrait prendre davantage de forces et surtout surmonter la très compréhensible préoccupation qui s'emparerait de lui en face de nouveaux spectateurs ; mais une manifestation d'ordre intellectuel obtenue récemment me paraît si remarquable que, sortant de ma réserve imposée, en raison de l'intérêt commun qui nous lie tous à nos études et recherches, je n'hésite plus à vous la faire connaître.

Je tiens à déclarer que le jeune homme dont je parle n'est pas, ni ne veut être un médium professionnel ; il se prête aux expériences par pure complaisance et par l'intérêt très vif qui l'attire vers les investigations psychiques. Son nom est Gennaro Bartoli, du duché de Castelpoto ; je suis lié avec lui par d'étroits liens de parenté ; il a vingt-trois ans, est de constitution physique saine et très forte, jouit d'un esprit aimable et d'une mentalité distinguée.

Sa médiumnité qui s'est révélée par un pur hasard, comme je le dirai en un autre moment, est multiforme, avec une tendance spéciale vers les phénomènes d'incorporation en état de transe. Un grand nombre d'entités se succèdent toutes en lui, avec langage, voix, expressions et gestes distincts. A l'arrivée de chacune d'elles, il se transforme avec une telle efficacité représentative que le plus habile acteur dramatique réussirait difficilement à en faire autant. Tantôt c'est un suicidé qui reproduit tous les spasmes de l'agonie ; tantôt un dément oppressé par d'incubes terrifiants ; tantôt un

Vénitien farceur, qui plaisante dans le dialecte des Lagunes ; tantôt un Soudanais qui parle l'anglais des colonies, qui chante et exécute des danses nationales, tantôt un naufragé qui est sur le point d'étouffer ; tantôt enfin une religieuse sans vergogne qui raconte de tragiques aventures de son couvent.

Quelques-unes de ces soi-disant entités, comme les deux premières ci-dessus nommées, répondent aux noms de personnes connues du médium et mortes depuis quelques années et par cela même la preuve de leur identité est, pour le moment, discutable ; pour les autres, il n'est pas encore possible de recueillir des renseignements particuliers et ces expériences présentent encore un caractère vague.

Une seule fois la preuve a été presque entièrement atteinte, et voici de quelle manière :

Vers les derniers jours du mois de juillet, à 11 heures du soir, je me trouvais avec lui dans une maison inhabitée, au quatrième étage de l'Angiporto de la Galerie Humbert I. Nous étions enfermés dans la dernière pièce de l'appartement, assis autour d'une table et éclairés par une lampe rouge. Le jeune homme tomba subitement en transe et fut pris d'une agitation extraordinaire : il émettait des gémissements et balbutiait des paroles incompréhensibles. Il me sembla possédé par une entité nouvelle et je demandai qui elle était :

— « Si je te le disais, tu en aurais du dégoût », me répondit-elle.

J'insistai et l'invitai à parler et à s'expliquer au nom de Dieu, en m'engageant à l'aider avec les lumières de la prière. L'entité hésita un peu et puis s'écria :

— Je fus fossoyeur.

— Ce n'est déjà pas si répugnant, lui objectai-je, au contraire, ensevelir les morts est faire œuvre de miséricorde !

— « Mais moi je ne les ensevelissais pas seulement, je faisais ensuite quelque chose d'horrible... je les dépouillais ! » — Et en peu de paroles l'invisible me raconta la suivante et lugubre histoire :

— « Je n'ai jamais connu mes parents et j'ignore leur nom ; j'étais fossoyeur au cimetière de Livorno où l'on m'appelait simplement : *Il Fedeli* (le fidèle) ; je suis mort vers 1882 ; j'avais un salaire dérisoire, 17 livres par mois, qui ne suffisaient pas à calmer ma faim. Un soir, vaincu par la faiblesse et toute ressource me manquant — le cimetière était désert à ce moment — j'eus l'idée d'ouvrir une fosse récente et d'y voler les vêtements d'un cadavre... Depuis ce moment je fus pris de l'obsession de dépouiller les morts. »

A ce moment, la répugnance s'emparant de moi, j'interrompis l'esprit en l'invitant à cesser là son récit et je l'encourageai à prier. Mais la tentative

fut vaine... Il continuait à balbutier : « ... Fais-moi dépouiller les morts... »

— « Que Dieu te protège », lui dis-je, et je réveillai le médium. Cependant, tandis que je m'approchais de la lampe pour éclairer davantage le lieu qui nous entourait, j'entendis un bruit formidable dans le plafond de la chambre, comme s'il allait s'effondrer, au point qu'instinctivement je baissai la tête de peur que les poutres ne me tombassent dessus. Quand je parvins à obtenir la lumière complète le bruit cessa et tout se trouva à sa place. Ainsi se termina la première séance.

Tout d'abord, je ne fis pas grand cas de cette manifestation, préférant m'en tenir à l'hypothèse habituelle du roman subliminal; en tout cas, supposant qu'il s'agissait de la plaisanterie d'un esprit farceur qui véritablement, avec des aptitudes à faire rendre des points au transformiste Fregoli, soutenait tantôt le rôle du Vénétien, tantôt du Soudanais, tantôt de la religieuse, et maintenant celui d'un fossoyeur !

Cependant, ayant raconté quelques jours plus tard le fait à un ami, celui-ci me proposa de faire des recherches pour savoir si, par hasard, *Il Fedeli* avait véritablement existé. La proposition me sembla inutile, jugeant invraisemblable qu'à la distance de vingt-six ans on pût avoir des nouvelles exactes sur une individualité aussi obscure et mal identifiée. Ce fut toutefois sans aucun espoir de succès que je fis des démarches auprès du Syndic de Naples, afin qu'il demandât à son confrère de Livorno si, dans le personnel des fossoyeurs du cimetière local, il en avait existé un qui avait rendu des services au temps indiqué, et dont on ignorait le nom de famille, mais qu'on avait surnommé *Il Fedeli*. La demande fut expédiée le 30 juillet dernier. Le 16 août, le Syndic de Livorno consentait à répondre de la façon suivante :

« Municipalité de Livorno.

« Office d'Hygiène (N° 4.352 = 70.438, le 10 août 1906).

« Monsieur et Très illustre Syndic de Naples,

Ayant fait faire des recherches sérieuses pour retrouver les traces de l'individu, objet de la lettre ci-jointe, je puis assurer à Votre Seigneurie qu'il n'a jamais fait partie du personnel des employés de ce cimetière. Seulement il appert qu'un certain *Fedeli* (il ne fut pas autrement désigné), en une époque mal précisée, mais qu'on suppose pouvoir être celle de l'année 1882, faisait le service du gardien de ce cimetière communal dont il soignait le cheval. Un jour cet individu disparut à l'anglaise sans laisser de traces et on n'en eut plus de nouvelles. Serait-ce là la personnalité à laquelle Votre Seigneurie fait allusion ? Rien ne peut le faire supposer, mais cela est fort possible.

Regrettant de ne pouvoir répondre plus exactement au désir exprimé de

Votre Seigneurie, je saisis l'occasion pour lui exprimer l'expression de mon estime et de ma considération.

Signé : Le Syndic. »

X...

Cette lettre n'a pas besoin de commentaire : *Il Fedeli* a existé ; il n'était qu'un employé subalterne du gardien du cimetière ; donc quelque chose au-dessous du fossoyeur !

Son nom de famille, son origine étaient inconnus ; ce fait se trouva exact. Il en fut de même de l'année de sa disparition, 1882.

Hélas ! il n'est que trop vrai que les violations de sépulcres ne sont pas des faits rares, surtout dans les cimetières des grandes villes et que plus d'une fois elles restent ignorées et impunies.

Tout laisse à supposer que les spoliations du *Fedeli* ne sont pas venues à la connaissance des autorités locales et des intéressés.

La circonstance de la disparition d'un employé subalterne du fossoyeur officiel, surnommé *Il Fedeli* indiquée par le maire est intéressante, parce qu'elle accrédite la vraisemblance de cette macabre histoire.

Je tiens à relever que le médium Bartoli est né à Naples un an après la disparition de *Fedeli*, c'est-à-dire en 1883 ; qu'il n'est jamais allé à Livorno, qu'il n'a jamais été en cette ville, pas plus avec des citoyens qu'avec des habitants quelconques ; qu'une seule fois, il y a deux ans, il s'est éloigné de Naples pendant peu de jours, sans dépasser Rome.

Il est donc invraisemblable que de sa vie il ait pu entendre parler de l'existence d'un individu aussi obscur et infime, disparu même avant qu'il ne fût né.

Que ce fossoyeur « n'ait rien fait de remarquable » cela ressort clairement de la lettre du syndic qui, s'il a pu trouver la trace de sa simple existence, à la distance de vingt-six ans aurait d'autant plus facilement pu relever quelque autre fait particulier plus notoire, non oublié de ceux qui se rappelèrent son surnom, son humble tâche et l'année de sa disparition.

Qui donc conserverait le souvenir du nom d'un sous-gardien de cimetière après un quart de siècle, à moins que celui-ci n'ait fait parler de lui pour un événement quelconque ?

La circonstance que *Fedeli* ait été un homme obscur et ignoré augmente donc l'importance de la preuve d'identité.

Et le fait que j'assistais seul à la séance n'est pas à perdre de vue, parce qu'il exclut tout soupçon d'avoir été à la connaissance d'un assistant et par conséquent, que même inconsciemment un des spectateurs ait pu télépathiquement le transmettre au médium.

Pour ma part, je voudrais, en l'honneur d'un rigorisme absolu en face des

recherches psychiques, recourir à toutes les hypothèses possibles en opposition avec celles du spiritisme, pour expliquer la manifestation, mais je vois que toute tentative d'explication dans l'ordre des pouvoirs humains est insuffisante. La télépathie, le subconscient ni le roman subliminal ne peuvent résoudre le doute.

Dans un fait de ce genre l'hypothèse spirite est non seulement la plus logique et la plus simple ; mais c'est *l'unique* qu'on puisse invoquer : toute autre étant insuffisante, invraisemblable et absurde.

Naples, octobre 1906.

F. ZINGAROPOLI,

Avocat.

P. S. — En remerciant l'avocat distingué du barreau de Naples qui a bien voulu communiquer, à la *Revue Spirite*, plusieurs lettres inédites d'Allan Kardec publiées le mois dernier, nous donnons avec plaisir aujourd'hui son récit intéressant du Fossoyeur de Livorno. Nous lui accusons également réception de deux lettres adressées à M^{me} C. G. lesquelles contiennent la narration des dernières et splendides matérialisations obtenues par la médiumnité de M. Gennaro Bartoli et nous promettons à M. Zingaropoli de la publier en février, après notre numéro spécial qui, en janvier, sera consacré à la célébration du cinquantenaire de la *Revue Spirite* fondée par Allan Kardec.

L. D.

LE DOCTEUR DEMEURE

De récentes et nombreuses manifestations médianimiques, où l'esprit du savant et charitable docteur a joué le rôle le plus important, viennent d'appeler de nouveau sur lui l'attention sympathique du monde spirite. Aussi le moment nous paraît-il opportun de faire revivre pour nos lecteurs cette figure vénérée d'après les traits mêmes que nous en a laissés le maître Allan Kardec qui fut son ami.

Le Dr Demeure, médecin homœopathe très distingué d'Albi, était une âme d'élite. Son caractère, autant que son savoir, lui avait concilié l'estime et la vénération de ses concitoyens. Allan Kardec ne le connut que par sa correspondance, mais elle lui suffit pour lui révéler toute la grandeur et toute la noblesse de ses sentiments. Sa bonté et sa charité étaient inépuisables, et, malgré son grand âge, aucune fatigue ne lui coûtait quand il s'agissait d'aller donner des soins à de pauvres malades. Le prix de ses visites était le moindre de ses soucis ; il regardait moins à se déranger pour

le malheureux que pour celui qu'il savait pouvoir payer, parce que, disait-il, ce dernier, à défaut de lui, pouvait toujours se procurer un médecin. Au premier, non seulement il donnait les remèdes gratuitement, mais souvent il laissait de quoi subvenir aux besoins matériels, ce qui, parfois, est le plus utile des médicaments. On peut dire de lui — ce sont les termes mêmes d'Allan Kardec — qu'il était le curé d'Ars de la médecine.

M. Demeure avait embrassé avec ardeur la doctrine spirite, dans laquelle il avait trouvé la clef des plus graves problèmes dont il avait vainement demandé la solution à la science et à toutes les philosophies. Son esprit profond et investigateur lui en fit immédiatement comprendre toute la portée; aussi fut-il un de ses plus zélés propagateurs. Quoique n'ayant jamais vu Allan Kardec, il lui disait, dans une de ses lettres, qu'il avait la conviction qu'ils n'étaient pas étrangers l'un à l'autre, et que des rapports antérieurs existaient entre eux.

Le D^r Demeure mourut à Albi le 26 janvier 1865. L'empressement qu'il mit à se rendre auprès d'Allan Kardec dès qu'il fut mort, sa sollicitude pour lui et les soins qu'il lui rendit dans la circonstance où il se trouvait à ce moment, le rôle qu'il paraissait appelé à remplir, tout cela sembla confirmer sa prévision.

Allan Kardec rapporte, dans la *Revue* de mars 1865, deux communications dans lesquelles le docteur lui donna d'excellents conseils auxquels il dut son retour à la santé.

La nouvelle de la mort de M. Demeure n'était pas encore connue des spirites de Montauban qu'il entreprenait spontanément la guérison de l'un d'eux au moyen du magnétisme spirituel par l'action fluidique seule. Le 10 février, M^{me} G..., médium voyant et somnambule très lucide, qui souffrait cruellement depuis la veille d'une violente entorse, était prévenue, dans une séance, que ses guides se proposaient de la soulager. A peine endormie elle voyait un Esprit — qu'elle devait reconnaître un peu avant son réveil pour le D^r Demeure, — courbé sur sa jambe, et dont les traits lui restaient cachés. Il opérait des frictions et des massages, en exerçant de temps à autre sur la partie malade une traction longitudinale, absolument comme aurait pu le faire un médecin. L'opération était si douloureuse que la patiente se laissait aller parfois à des vociférations et à des mouvements désordonnés. Mais la crise ne fut pas de longue durée; au bout de dix minutes toute trace d'entorse avait disparu, plus d'enflure, le pied avait repris son apparence normale; M^{me} G... était guérie.

Quand on songe que pour guérir complètement une affection de ce genre les magnétiseurs les mieux doués et les plus exercés, sans parler de la médecine officielle qui n'en finit pas, ont besoin d'un traitement dont la durée n'est jamais moindre de trente-six heures, en y consacrant trois

séances par jour d'une heure chacune, cette guérison en dix minutes, par le fluide spirituel, peut bien être considérée comme instantanée, avec d'autant plus de raison, ainsi que le fit connaître plus tard l'esprit du docteur dans une communication, que c'était de sa part une première expérience faite en vue d'une application ultérieure en cas de réussite.

Peu de temps après l'enfant de cette même dame G..., était guéri d'une angine couenneuse, au moyen d'un traitement homœopathique ordonné par l'esprit du bon Docteur.

Le 26 mai suivant, une dame Maurel, de Montauban, également médium, faisait une chute malheureuse et se cassait l'avant-bras un peu au-dessus du coude.

Cette fracture, compliquée de foulures du poignet et du coude, était bien caractérisée par la crépitation des os et l'enflure qui en sont les signes les plus certains.

Sous l'impression de la première émotion produite par cet événement, les parents de M^{me} Maurel allaient chercher le premier médecin venu, lorsque celle-ci, les retenant, prit un crayon et écrivit médianimiquement de la main gauche : « N'allez pas chercher un médecin ; je me charge de cela. Demeure. » On attendit donc avec confiance.

D'après les indications de l'esprit, des bandelettes et un appareil furent immédiatement confectionnés et placés. Puis, après une magnétisation spirituelle, le repos fut ordonné provisoirement.

Le 28, — ceci se passait en présence d'un groupe spirite — le bras de la malade, débarrassé momentanément de ses planchettes, reposait sur des coussins, lorsque tout à coup il fut élevé à quelques centimètres dans une position horizontale et dirigé doucement de gauche à droite et réciproquement ; il s'abaisse ensuite obliquement et fut soumis à une nouvelle traction. « Puis les Esprits, raconte un des témoins de l'opération, se mirent à le tourner et à le retourner dans tous les sens et de temps à autre, en faisant jouer adroitement les articulations du coude et du poignet. De tels mouvements automatiques imprimés à un bras fracturé, inerte, étant contraires à toutes les lois connues de la pesanteur et de la mécanique, c'est à l'action fluïdique seule que l'on peut en attribuer la cause.

Si ce n'eût été la certitude de l'existence de cette fracture, ainsi que les cris déchirants de cette malheureuse dame, j'aurais eu beaucoup de peine, je l'avoue, à admettre ce fait, l'un des plus curieux que la science puisse enregistrer. »

Les 29, 30, 31 et jours suivants, des magnétisations spirituelles accompagnées de manipulations variées apportèrent un mieux sensible dans l'état général de la malade. Le sixième jour après l'accident, et malgré une fâcheuse rechute survenue le 27, la fracture était dans une telle voie de

guérison, que l'emploi des planchettes était abandonné. Le 4 juin avait lieu la réduction définitive de cette fracture. En présence de ses amis, M^{me} Maurel, à peine en somnambulisme, déroulait les bandelettes qui entouraient encore son bras, en lui imprimant un mouvement de rotation si rapide que l'œil avait peine à suivre les contours de la courbe qu'il décrivait. A partir de ce moment, elle se servait de son bras comme d'habitude ; elle était guérie.

Tout Montauban s'occupa de cette guérison obtenue sans le secours de la science officielle, et chacun dit son mot. Quelques-uns prétendirent que le bras n'avait point été cassé ; mais la fracture avait été bien et dûment constatée par de nombreux témoins, entre autres par le Dr D... qui a visité la malade pendant le traitement.

Allan Kardec, qui rapporte ce cas extraordinaire de guérison, a bien soin de déclarer qu'elle n'est pas due à un *miracle*, mais probablement à « une application plus judicieuse des lois de la nature ». « Si, dit-il, comme la science est portée à l'admettre, l'électricité et la chaleur ne sont pas des fluides spéciaux, mais des modifications ou propriétés d'un fluide élémentaire universel, elles doivent faire partie des éléments constitutifs du fluide périsprital ; leur action, dans le cas présent, est donc implicitement comprise, absolument comme quand on boit du vin on boit nécessairement de l'eau et de l'alcool. »

Nous ajouterons pour terminer que le Dr Demeure resta par la suite un des conseillers invisibles et dévoués du maître, et qu'il continue de mettre au service de ses frères en humanité tout son talent, toute sa science et surtout son inépuisable charité.

M. Monvoisin, peintre de très grand talent et spirite fervent, a fait du Dr Demeure, un portrait en grisaille dont il fit présent à Allan Kardec. La librairie spirite possède aujourd'hui ce portrait dont elle a tiré un certain nombre de photographies.

ALGOL

MORT DU PEINTRE HUGO D'ALÉSI

La *Gazette de France* publiait, une heure après la mort du peintre Hugo d'Alési, par la plume de George Malet, un de ses vieux amis, la notice suivante :

« Nous avons le regret d'apprendre la mort survenue cet après-midi, à 3 heures, de l'excellent peintre Hugo d'Alési, dont le nom a été popularisé par

ses belles affiches pour les Chemins de fer. C'était en outre un de nos meilleurs peintres de montagnes. Dans ce genre si difficile il apportait des qualités de vision très rares et un ferme accent personnel. On admirait dans ses toiles toute la solidité d'un Baud-Bovy, avec une exécution plus ample et une meilleure composition. Il excellait à graduer l'intérêt, à saisir l'effet pittoresque, à le faire valoir par un heureux contraste avec des motifs plus reposés et des lumières plus calmes. Toute la presse a rendu hommage à ces belles qualités, lors de sa dernière exposition, chez Georges Petit, en 1902.

« De nationalité roumaine, fils d'un officier supérieur au service de l'armée turque, Frédéric Hugo d'Alési était né à Sibine (Transylvanie) en 1849. Il fut d'abord attaché, en qualité d'ingénieur, aux travaux des quais et du port de Smyrne. C'est durant son séjour en Asie-Mineure que sa vocation artistique se révéla. Quelques études de plein air, qu'il peignait en amateur, furent si remarquées qu'il résolut de se consacrer à la peinture.

« Après un voyage d'études en Italie il vint se fixer à Paris, en 1876. En 1885 et 1886, il donna des expositions de paysages alpestres et de marines aux galeries de la *Vie moderne* et à l'avenue de l'Opéra.

« Déjà riche en renom, mais sans fortune, Hugo d'Alési dut faire des illustrations pour les éditeurs de musique; mais, artiste avant tout, il apportait des innovations intéressantes dans la composition en couleur et apprenait, en se jouant, la lithographie, qu'il devait faire également progresser, trouvant le moyen d'imprimer lithographiquement, en un seul tirage, sur des machines ordinaires, plusieurs tons différents.

« C'est en 1890 qu'il signa ses premières affiches pour la Compagnie P.-L.-M. et dès lors les quais et les salles d'attente des gares ne cessèrent de s'illustrer de ses éclatantes et ingénieuses compositions, qui n'ont pas peu contribué à répandre le goût du tourisme. D'Alési apportait dans l'affiche de paysage une révolution d'art analogue à celle que fit Chéret dans l'affiche de genre.

« Il est de plus l'auteur de remarquables plans panoramiques des principales villes de France, et à l'Exposition de 1900 il exécuta une attraction dont le succès, au moins artistique, fut considérable, le Maréorama.

« Hugo d'Alési était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1898.

« Cet excellent artiste était un homme bon et charmant, de l'esprit le plus ingénieux. Ayant vu maints pays, et beaucoup retenu, sa conversation pleine d'humour était extrêmement attachante.

« Il laisse une veuve, qui l'a disputé à la mort avec un dévouement admirable, et un fils adoptif.

« La *Gazette de France*, pour qui le brillant pinceau de d'Alési a illustré

jadis un numéro de Noël, prie sa famille d'agréer, en ce deuil cruel, l'expression de sa respectueuse condoléance.

G. M. »

M. George Malet a rendu en peu de lignes un hommage sincère à l'ami, au peintre de réel talent que fut Hugo d'Alési.

Nous répéterons ce que nous avons entendu dire du spirite, sur la tombe où repose sa dépouille mortelle depuis ce soir, 12 novembre. Nous regrettons de n'avoir point les paroles prononcées par le Dr Chazarain, qui s'étendit longuement sur la philosophie spirite et rappela que le peintre Hugo d'Alési fut un fervent adepte de la doctrine d'Allan Kardec.

Son atelier de la place Pigalle vit non seulement passer bien des amis, bien des artistes, mais aussi de bons spirites, et de nombreux médiums. D'Alési, comme Desmoulins, fut un médium dessinateur et les souvenirs nombreux qu'il a laissés à des amis ne sont pas les tableaux qui, à leurs yeux, auront le moins de valeur.

Après le Dr Chazarain, M. Léopold Dauvil a, d'une manière un peu plus humoristique peut-être, et dans une improvisation que rendit obligatoire la nuit qui couvrait de son voile la tombe (le cercueil disparaissant sous les fleurs et les couronnes, et l'assistance nombreuse et recueillie) parlé de l'artiste et de l'ami.

Il y a une douzaine d'années, dit-il, en rentrant en France après un séjour assez long dans l'Océan Indien, je notai un fait qui n'est point sorti de ma mémoire. Comme je me trouvais un matin à la frontière d'Espagne où je regagnais une gare voisine, je croisai sur ma route deux de ces gentils enfants basques vêtus encore du coquet veston rouge, le garçonnet portant la culotte et les guêtres de laine, la fillette une jupe de drap blanc. Ces deux gracieux petits paysans avaient la tête coiffée du béret national et les pieds chaussés d'espadrilles. J'avais passé près d'eux non sans indifférence car je les avais remarqués et admirés. En arrivant à Behobie je dus attendre le train de Biarritz et fis le tour du monument sur lequel deux affiches aux vives couleurs avaient attiré mes yeux. Quel fut mon étonnement de retrouver sur l'une d'elles, représentant un paysage bien exact et vivement éclairé du Cirque de Gavarnie, les deux petits Pyrénéens que je venais de croiser sur le chemin... Mêmes costumes, même âge, deux enfants semblables assis sur un rocher regardant, je crois, quelques chèvres, pendant qu'au loin coule le torrent du Gave.

Je trouvai joli ce tableau, car c'en était un, et je cherchai le nom de l'artiste qui avait appliqué un tel art à une affiche, et ce nom était celui d'Hugo d'Alési que je ne devais plus oublier. — Que de fois depuis je

me suis arrêté devant les belles aquarelles sorties d'un pinceau brillant et toujours exact jusqu'au jour où je rencontrai l'artiste.

Ce fut un soir, dans un petit salon bien connu de vous tous et que la maîtresse aux yeux si doux, au front si pur sous sa chevelure argentée, a su capotonner de bonté et d'amitié. J'y vis entrer un des derniers un homme grand, maigre, à la physionomie intelligente et mélancolique ; l'accueil qu'on lui fit est celui qu'on réserve aux vieux amis... et pour la première fois que je le voyais, je lui vis faire une chose merveilleuse. Il dessina presque sans lumière, à l'aide d'un léger morceau de fusain, une tête d'enfant, d'un ange envolé aux cieux, et le sentiment de joie que j'éprouvai fut grand lorsque j'entendis la maîtresse de salon lui dire : « Merci, mon bon d'Alési. » C'était l'artiste dont le nom m'avait frappé tant de fois, surtout là-bas, au pays basque.

Un de mes amis, peintre aujourd'hui âgé et depuis longtemps hors concours, m'a conté l'histoire d'Hugo d'Alési... Vous la connaissez tous, vous qui m'écoutez, et je ne fais que la résumer pour dire combien les actes de la vie s'enchaînent en vous priant de rapprocher ce lointain souvenir que je vous ai narré de ma présence devant cette tombe béante où j'ai été amené à exprimer quelques pensées sur la vie et la mort de celui dont la sympathie pour moi fut toujours payée de retour.

Si Hugo d'Alési n'est pas né en France, il en avait bien fait sa patrie et nul ne pourra dire qu'il n'a pas été depuis plus de trente ans un Français, un Parisien, et qu'il ne meurt pas bon Français.

Il a vu le jour en 1849 à Sibin, dans la région de Sieben Bûrgen, cette partie de l'Empire Austro-Hongrois qui constitue la Roumanie actuelle. C'est un pays où les races sont encore mélangées et toujours prêtes à la lutte mais où l'esprit est vif, l'âme artiste et poétique. Le ciel y est pur, les cours d'eau nombreux et les montagnes transylvaniennes y sont belles aussi et faites pour inspirer un artiste comme dut l'être, dès sa jeunesse, Hugo d'Alési. De sa famille mon ami ne savait rien, sinon que le père d'Hugo était un vieil officier souvent mêlé aux luttes turques et bulgares. Poussé par un esprit d'aventures, Hugo d'Alési quitta son pays pour voyager en artiste ami de la nature, c'est-à-dire, pédestrement. Il visita l'Autriche, la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie et l'Italie où son amour pour la peinture s'affirma non dans la contemplation et la copie des maîtres, mais dans la reproduction exacte de la nature où il devait exceller. Hugo d'Alési, tout en voyageant, se sentait attiré vers la France ; il vint lentement vers elle, mais lorsqu'elle lui eut ouvert les bras, il se fit un de ses enfants et ne songea plus à la quitter. Il acquit promptement, dans la classe amie des arts, un renom justement mérité, et si la fortune lui adressa quelques sourires, il semble bien qu'elle ne tendit pas une main secourable au travailleur intel-

ligent, courageux et laborieux, qui aurait pu prendre pour devise : *Labor omnia vincit*. Il réussissait comme exécution en tout ce qu'il entreprenait, architecte, ingénieur, peintre, graveur, lithographe. Il fut tout à la fois, l'inventeur, l'ouvrier et l'artiste de l'impression des gravures en couleur, et le jour où, comme me disait mon narrateur, Hugo d'Alési forcé de travailler pour fléchir la déesse aveugle qu'il apercevait toujours fuyant devant lui, employa son pinceau à décorer les murs, il ne cessa jamais de le tenir en artiste consommé. Chaque année, il quittait Paris. Il avait besoin de revoir les montagnes, et tour à tour celles des Alpes, de l'Auvergne ou des Pyrénées, voyaient le peintre amoureux de la Nature, revenir se promener sur leurs flancs abrupts, comme se repentant de les délaisser. C'est alors qu'il pouvait, avec orgueil, signer ces toiles d'un genre bien à lui, reconnaissables de loin, où l'exactitude du paysage se mêle à l'art le plus raffiné, au coloris le plus brillant. Qui n'a pas visité sa dernière exposition de 1902, rue de Seze, ne connaît pas les qualités d'Hugo d'Alési. J'y ai goûté un bonheur sans mélange devant les reproductions si exactes de mes paysages aimés des Alpes et des Pyrénées.

Pour mémoire, encore un mot de l'Exposition de 1900 où le pauvre ami collabora en y mettant tout son talent, toutes ses économies et toute la verve de sa palette, à l'attraction du Maréorama où ses belles toiles se déroulaient à la vue des voyageurs qui gardaient, de Marseille à Constantinople, l'illusion d'un beau voyage en mer. J'entends encore comme un écho charmant et triste à la fois, la « Santa Lucia » que montaient chanter à bord les pêcheurs napolitains.

Tout cela est loin, tout cela est fini, mon pauvre d'Alési et votre rêve de fortune précéda toujours un réveil souvent pénible. C'est que les vers que le poète Malherbe adressait à son ami du Périer en parlant de la Mort sont plus vrais encore lorsqu'ils s'appliquent à la capricieuse déesse :

*On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.*

— Et c'est bien vrai, la mort ne nous fait point attendre, tandis qu'à beaucoup d'humains la fortune promet toute la vie.

Ce fut le cas pour Hugo d'Alési et pour la chère compagne qu'il avait associée à sa vie. Mais avant de terminer je parlerai de la consolation à nulle autre pareille que notre ami regretté puisait dans sa philosophie.

Il était spirité, il croyait à la juste compensation à venir, à la récompense des maux supportés courageusement parce que mérités peut-être, et il est parti regrettant la vie, parce qu'il laissait seule la compagne abandonnée, mais lui demeura stoïque devant la mort. Il a tenu à ce que son faire-part

portât l'épigraphie d'Allan Kardec : naître ; vivre ; mourir ; renaître et progresser sans cesse ; telle est la loi.

— Puisse l'âme poétique d'Hugo d'Alesi voir se réaliser ce rêve, qu'il entrevoyait souvent, celui d'un monde où un artiste comme lui pourra copier Dieu dans la nature sans songer au pain quotidien !

Adieu, Hugo d'Alési, un plus autorisé que moi, un poète, un artiste aurait pu te dire : « au revoir ! » au bord de cette tombe où va descendre seule ta dépouille mortelle pendant que ton âme déjà loin a pris son vol vers les belles régions inconnues ; — mais aucunes lèvres ne l'eussent prononcé avec plus d'affection... avec plus de regret.

A M. Léon Denis, l'Apôtre

Mon âme chante, sans règles apprises, tout simplement ce qu'elle ressent.

M. P. N.

Tel un flambeau vivace, dont la flamme éclaire et réchauffe, l'apôtre, le missionnaire, est la clarté bienfaisante qui se répand en rayons brillants et régénérateurs.

Que sa parole soit chaude, vibrante ou pleine de douceur, elle pénètre en nos cœurs ; elle instruit notre esprit et lui ouvre des horizons jusqu'alors inconnus ou incompris.

Sa modestie égale sa grandeur, car il est le porte-parole des êtres supérieurs qui l'inspirent et le guident dans sa mission sublime.

De ville en ville, de pays en pays, il parle de progrès et d'immortalité, il dit que tous nous devons nous instruire, travailler et aimer.

Autour de son front se forme une auréole ; on sent que des ailes sont près de lui pousser, et tous ceux qui aiment à l'écouter craignent de le voir trop tôt s'envoler vers ces sphères si hautes, qu'il nous apprend à connaître et à désirer.

M. P. NÉVA.

A ces pensées charmantes adressées à l'apôtre, qui en goûtera la poésie, nous ajoutons, pour nos lecteurs, deux petits articles très fins cueillis dans le volume de M^{me} Néva :

Mes Pensées

Petits poèmes en prose,

qu'a publié cette année M. Paul Leymarie.

LES NIDS

Avez-vous quelquefois songé à cette œuvre, l'une des plus belles du Créateur : la reproduction universelle de tous les êtres animés. Doux et charmant mystère qui s'étend à chaque race, à chaque espèce, et que la nature accomplit dans le secret surhumain, qui lui est imposé par Dieu. Problème merveilleux !

En vain nous efforçons-nous d'analyser et de comprendre ce renouveau qui se suit et s'enchaîne, de saison en saison, d'année en année, de siècle en siècle !

Parmi les plus charmantes, les plus gracieuses reproductions de la nature, l'une des plus poétiques est celle de la gent ailée, des oiseaux, ces bijoux vivants qui sont la joie de tant d'entre vous par la variété de leurs formes, de leurs couleurs et par leurs chants si mélodieux. Musiciens divins, instruits par Dieu même, qui mit, ô miracle, dans leur petit gosier, tant d'harmonies !

Quel instinct surprenant possèdent ces fragiles spécimens de la création ! Le printemps est leur saison d'amour ; de l'aurore au couchant, leur joie, le bonheur de vivre, éclatent en notes fuselées, perlées, stridentes. En variations les plus diverses, ils chantent la nature, le retour du soleil (leur roi), l'amour des choses, de tout ce qui vit, de tout ce qui respire. Leur gazouillis redouble à l'aube et au crépuscule. C'est une hymne de reconnaissance envers Dieu qui les fit naître, qui les créa si charmants ; c'est l'heure de la prière.

Le nid de fauvette.

Une jeune fauvette construit son nid, butinant tout le jour, cueillant, de-ci de-là, mousse bien sèche, brin d'herbe jaunie, fil de laine dérobé aux buissons. Que de patience, que de soins ! Bec et pattes agiles ont, brin à brin, fil à fil, réussi à former le nid. Puis le voilà bien rond, bien douillet, solidement suspendu entre deux branches qui commencent à se couvrir d'un léger feuillage. La fauvette, lasse mais heureuse, s'y installe et le mystère charmant s'accomplit.

Voici la couvée : un, deux, trois, quatre, cinq petits. Plus de chants, la fauvette est trop occupée. Il faut qu'ils aient bien chaud les chers nouveau-nés.

Son compagnon fidèle s'occupe de la pâture. Il va, vient, repart et rapporte insecte ou vermisseau. Peu à peu, la mère ose s'éloigner, à peine quelques instants d'abord, et seulement pour aider à la recherche de la nourriture nécessaire, car les petits deviennent exigeants.

Mais aussi voyez-les ! Recouverts de belles plumes, ils commencent à prendre des airs effrontés ; les plus hardis étendent un peu leurs ailes et regardent, en haut, l'espace et le ciel bleu, en bas, les champs, les plaines, les arbres où Dieu les mit.

Et par une belle journée de mai, dame Fauvette, très fière, emmène sa couvée à travers l'espace. Ivres de liberté, timides encore mais bientôt aguerris, les oiselets, voletant sous les vertes feuillées, peu à peu délaissent le nid.

Guidés par l'instinct que possède tout être, ils sauront, à la saison prochaine, suivre l'enseignement reçu, bâtir à leur tour de nouveaux nids et des oiseaux jolis rempliront les ombrages, réjouissant la Nature et nos cœurs « de leurs chants les plus doux ».

M. P. NEVA.

LA MORT N'EXISTE PAS

(suite)

CHAPITRE XX

MÉDIUMNITÉ DE WILLIAM FLETCHER

On se souvient peut-être qu'il est dit dans l'*histoire de John Powles*, alors que, parfaitement étrangère à M. Fletcher, j'entrai un soir dans *Steinway Hall*, je l'entendis décrire les circonstances qui accompagnèrent la mort de mon vieil ami d'une manière saisissante. Cela fit une telle impression sur moi que je devins anxieuse d'entendre ce qu'il pourrait me dire encore sur ma vie privée et, dans ce but, je lui écrivis afin d'avoir un rendez-vous chez lui à *Gordon Square*. Je ne lui cachai pas mon nom sachant qu'il devait lui être familier ; car, bien qu'il arrivât récemment d'Amérique, je suis plus connue peut-être, comme auteur, en ce pays qu'en Angleterre. Mais je n'avais pas l'intention de juger ses pouvoirs par ce qu'il me dirait de ma vie extérieure ; et, par ce qui suivit, son guide *Winora* devinait évidemment mes pensées à ce sujet. Après la séance j'écrivis ce qui s'y rapporte dans le *Banner of Light*, journal spiritualiste de New-York.

— « J'avais vu déjà bien des clairvoyants tant publics que privés et avais été témoin de faits merveilleux d'adresse de leur part, en nommant et décrivant des objets cachés et lisant de l'imprimé ou de l'écriture que l'on tenait loin de leur vue, mais je connaissais le truc de tout cela. Si M. Fletcher, pensais-je en prenant le chemin de Gordon Square, exécute pour moi un semblable tour d'escamoteur, j'aurai tout à la fois dépensé mon temps et

ma peine ; et je confesse qu'en approchant de sa maison je sentais le doute et craignais que mes sens ne fussent déçus par l'adroit liseur de pensées dont l'éloquence m'avait charmée et m'avait donné le désir de faire plus intimement connaissance avec lui.

Même la vie privée d'une personne de profession devient bien vite propriété publique dans Londres ; et si M. Fletcher avait désiré connaître mes fautes et mes faiblesses il n'avait qu'à s'adresser à..., c'est-à-dire à ma plus chère amie ou à telle autre à qui j'avais rendu le plus de services, pour connaître le pire aspect du plus vilain côté de mon caractère. Mais l'élégant petit groom répondit si promptement à mon coup de sonnette que je n'eus pas le temps de m'en retourner et je fus introduite, par un hall couvert de tapis et un escalier, dans un double salon, démontrant avec évidence que mon clairvoyant ami possédait non seulement les goûts d'un artiste mais les moyens de les satisfaire. Dans la chambre du fond, que j'entrai visiter, étaient suspendues des peintures et un ameublement luxueux couvert de belles tapisseries s'y faisait remarquer les mêmes tapisseries garnissaient les fenêtres à travers lesquelles on pouvait voir, dans le jardin, de beaux vieux arbres sous l'ombrage des quels jouaient les chiens de M. Fletcher.

Rien n'était plus éloigné de l'idée qu'on peut avoir de l'autre mystérieux d'un magicien ou de la demeure d'un homme qui est contraint de descendre jusqu'à la duperie pour vivre. Peu de minutes après, M. Fletcher entra dans la chambre et me salua de l'air d'un gentleman. Nous ne nous entretenmes pas d'affaires, toutefois, avant de m'avoir promené autour des salons et montré ses peintures favorites parmi lesquelles un portrait de Sarah Bernhardt, gravé par elle-même, dans le rôle de M^{me} Clarkson, de *l'Etrangère*. Après quoi nous revînmes dans le salon du fond ; et, sans assombrir les fenêtres ni prendre aucune précaution, nous nous assîmes sur la causeuse, en face l'un de l'autre tandis que M. Fletcher plaçait légèrement sa main gauche sur la mienne.

En l'espace d'une minute, j'observai plusieurs frissons convulsifs passer à travers son corps. Ses yeux se fermèrent et sa tête se renversa en arrière, sur les coussins avec l'apparence du sommeil. J'étais assise parfaitement calme et silencieuse, ma main dans la sienne. Tout à coup, il rouvrit les yeux très naturellement et, se redressant, il commença à me parler d'une voix douce, faible et féminine. Il (ou plutôt son guide, *Winona*) commença par dire qu'elle ne voulait pas gaspiller mon temps sur des faits qu'elle aurait pu recueillir dans le monde, mais se bornerait à parler de ma vie intime. Là-dessus, avec la plus surprenante perspicacité, elle me dit mes pensées et mes sentiments, les lisant comme dans un livre. Elle me répéta les paroles et les actions qui avaient été dites et faites en des lieux éloignés de centaines de milles. Elle me dépeignit les caractères de mes connaissances,

montrant celles qui étaient sincères ou fausses, me donnant leurs noms et les lieux de leurs résidences. Elle me dit le mobile de certaines de mes actions et, ce qui est plus étrange, me révélant sur moi des vérités que je n'avais pas retenues avant qu'elles me fussent présentées par le moyen d'un parfait étranger. Chaque question que je lui posai reçut exactement sa réponse et je fus invitée, à plusieurs reprises, à tirer d'elle de plus amples révélations.

Le fait est que je fus frappée presque de mutisme par ce que j'entendis et devins incapable de rien faire que de m'émerveiller du don stupéfiant qui rend un homme capable non seulement de lire chacune des pensées qui traversaient mon cerveau mais de voir, comme dans un miroir, des scènes passées à des milles de là, avec les acteurs qui s'y trouvaient mêlés et les motifs qui les faisaient jouer. Winona lisait dans l'avenir comme dans le passé et la première prophétie qu'elle énonça clairement s'est déjà réalisée de la manière la plus inattendue. Quand j'annonçai que j'étais satisfaite, le clairvoyant laissa sa tête retomber encore sur les coussins, les mêmes frémissements agitérent son corps et, une minute après, il était souriant près de moi et supposant que j'avais eu une bonne séance.

Ceci est une partie de la lettre que j'écrivis au *Banner of Light*. Mais une description de mots, si forte soit-elle, ne peut jamais avoir le même poids que les paroles elles-mêmes.

Cependant je suis si anxieuse d'établir cet exposé, aussi digne de confiance que possible, que je veux maintenant aller plus loin et que je veux donner les paroles exactes que Winona prononça en cette circonstance et comme je les recueillis tombant de ses lèvres. Je dois en omettre quelques-unes, non dans mon propre intérêt, mais parce qu'elles feraient, à cause de la trahison qu'elles leur attribuent à juste titre, du tort à certaines personnes encore de ce monde. Mais il en restera suffisamment, j'ai confiance, pour prouver combien l'esprit avait pénétré profondément dans ma vie intime.

Ceci est donc la plus grande partie de ce que Winona m'a dit le 27 juin 1879 :

— « Vous êtes un enfant de la destinée qui ne fut jamais un enfant. Votre vie est plus remplie de tragédies qu'aucune des vies que j'aie lues encore. Je ne parlerai pas des faits passés parce qu'ils sont connus du monde et que je puis les avoir appris par d'autres personnes. Mais je vous parlerai de vous-même. Lorsque je viens me mettre en contact avec vous, j'ai à quitter le monde terrestre et dois entrer dans la sphère planétaire dans laquelle vous habitez (et toujours vous devez habiter) seule.

C'est comme si vous étiez dans une chambre fermée au reste de l'humanité. Vous êtes un des *aimants* du monde. Vous n'avez rien réellement de

commun avec le reste. Vous attirez les gens à vous et vivez sur leur vie ; et quand ils n'ont plus rien à vous donner, ni vous plus rien à leur demander, la sympathie s'efface des deux côtés. Il doit en être ainsi, parce que l'esprit réclame la nourriture de même que le corps ; et quand la provision est épuisée l'affection est vaincue par la faim et les personnes disparaissent de votre vie. Vous avez souvent été surprise vous-même de constater qu'une connaissance, qui semblait nécessaire à votre vie aujourd'hui, vous devenait parfaitement indifférente demain.

Ceci est la raison. Plus que cela. Si vous continuiez à voir ceux dont vous avez épuisé le système spirituel, ils vous empoisonneraient au lieu de vous nourrir. Vous pouvez ne pas approuver cela, mais, le plus souvent, il faut quitter ceux que vous appréciez le plus. La séparation loin de diminuer votre influence sur eux l'augmente. Des rapports constants peuvent être fatals à vos affections les plus chères. Vous tirez tant des autres que vous les « videz » et qu'il ne leur reste rien à vous donner. Vous vous êtes souvent étonnée de même de ce que, après avoir demeuré un peu de temps dans un endroit vous y devenez triste, fatiguée et malade, non point physiquement, mais mentalement, et vous sentez qu'il vous *faut quitter* ce lieu et aller ailleurs. Quand vous êtes établie en cette place agréable, vous pensez tout d'abord que c'est le lieu véritable, où vous serez contente de vivre et de mourir, mais, après peu de temps, la même lassitude et la même défaillance reviennent de nouveau et vous pensez que vous ne pourrez respirer que lorsque comme l'autre fois, vous serez partie de là. Ce n'est pas par caprice. C'est parce que votre nature a épuisé tout ce qu'elle pouvait tirer de ceux qui vous entouraient.

Vous ne pourrez jamais vivre longtemps nulle part sans changer et — laissez-moi vous prévenir — que jamais vous ne vous établirez quelque part avec l'idée d'y vivre entièrement. Si vous étiez forcée de le faire, vous mourriez bientôt. Vous mourriez de faim spirituellement.

Tout le monde n'est pas né sous un destin fatal, mais vous l'êtes et vous pouvez peu de chose pour modifier votre destinée. L'Angleterre est le pays de votre destinée. Vous ne prospérerez jamais en santé, en esprit, ni en fortune dans un pays étranger. Il est bon d'aller au dehors pour changer, mais n'essayez jamais d'y vivre. Vous songez à aller à l'étranger maintenant, mais vous n'y demeurerez pas aussi longtemps que vous le désirez.

Quelque chose doit arriver qui vous fera modifier vos plans, non pas un vrai chagrin, mais une inquiétude vague. Les projets que vous formez ne réussiront point. (Cette prédiction s'est accomplie à la lettre.) Cette année complète une ère dans votre carrière professionnelle, non pas de mauvaise chance, mais plutôt de stagnation. Votre travail a été presque engourdi ces années dernières. La Noël de 1879 vous apportera une fortune plus bril-

lante. Quelqu'un, qui a paru vous abandonner, reviendra, empressé de nouveau, soutenir votre cause et vous procurer beaucoup d'argent (ceci s'est également réalisé). Vous n'avez pas encore atteint le zénith de vos succès qui est à venir. Vous aurez un autre enfant, un certainement, mais je ne suis pas certaine qu'il vivra en ce monde. Je ne vois pas sa vie terrestre, mais je vous vois dans cette condition.

Votre système nerveux a été, pendant bien des années, de force à supporter sa plus haute tension. Maintenant, il est relâché et vos pouvoirs physiques sont à leur déclin le plus bas.

Vous ne pourriez pas supporter d'enfant dans votre condition actuelle. Vous devez avoir le cœur plus libre, il faut que vous soyez plus heureuse avant que cela puisse arriver. Vous devez cesser de souhaiter un enfant ou de le désirer. Vous n'avez jamais eu le cœur réellement à l'aise. Tout même votre bonheur a été fébrile.

Je vois votre mauvais génie féminin. Il est sorti de votre vie à présent, mais il l'a traversée (1)

1883 sera pour vous une année très malheureuse, vous aurez une grave maladie. Vos amis ne sauront pas si vous vivrez ou si vous mourrez, et, durant cette maladie vous éprouverez une grande agonie morale causée par une femme dont le nom commence par (1).

« Considérant que M. Flétcher n'avait jamais vu, ou, aussi loin que je savais, jamais entendu parler des personnes mentionnées dans cette tirade, c'est un sujet de méditation de se demander où et de qui il a recueilli cette vue perçante de leurs caractères et de leurs personnalités. Je puis affirmer que chaque mot de tout cela est strictement vrai. »

— « Plusieurs esprits sont autour de vous. Quelques-uns désirent parler.

« Un grand et noble esprit se tient derrière vous avec les mains étendues sur votre tête pour vous bénir. C'est votre père. Il envoie ce message : Ma chère enfant. Il y avait tant d'influences antagonistes à la mienne dans votre dernier mariage que je trouvais très difficile d'approcher de vous ; maintenant elles se sont éloignées. Les conditions présentes me sont beaucoup plus favorables et j'espère être avec vous souvent et vous aider dans la vie qui est devant vous. »

« — Il y a le visage d'un esprit glorifié au-dessus de votre tête et je vois son nom : « Powles ». Cet esprit est très près de vous et plus attaché à vous qu'aucun autre de la terre. Il vient seulement à vous ainsi qu'une

(1) Ici le traducteur croit devoir passer plusieurs pages de révélations trop intimes sur les chagrins que l'auteur a éprouvés par des affections trompées, des amitiés fausses qu'elle affirme exactes et dont la traduction offrirait peu d'intérêt aux lecteurs.

autre créature, votre second enfant. Il dit que vous le reconnaîtrez à un signe, la chanson que vous lui chantiez à son lit de mort. Son amour pour vous est le meilleur et le plus pur et il est toujours auprès de vous, quoique des influences lui interdisent quelquefois de se manifester. Votre enfant vient en flottant et joint ses mains aux siennes. C'est un très pur et bel esprit. Elle fait entendre que son nom, sur la terre était le même que le vôtre, mais elle est appelée d'un autre nom dans les sphères, un nom qui a quelque rapport avec les fleurs. Elle m'apporte un bouquet de purs lis blancs teintés de bleu, avec des pétales bleus, liés avec un morceau de ruban bleu, et elle me dit, par geste, que son nom d'esprit a quelque chose de commun avec cela. Je pense que je dois m'en aller à présent, mais j'espère que vous reviendrez me demander séance encore. Je crois que je pourrai vous en dire davantage la fois prochaine. Mon nom est Winona et quand vous m'appellerez, je viendrai... Adieu. »

Ce fut la fin de ma première séance avec M. Fletcher et je pense que même les sceptiques voudront bien reconnaître qu'elle était suffisamment étonnante pour une première entrevue avec un monsieur absolument étranger.

L'année suivante j'écrivis encore au *Banner of Light* au sujet de M. Fletcher, mais ne donnerai ici qu'un extrait de ma lettre :

— « Je vous disais, dans ma lettre de l'an passé, que j'avais tenu une séance avec M. Fletcher, d'une nature si privée qu'il m'était impossible de la livrer au public. Durant cette entrevue Winona me fit plusieurs prophéties étonnantes que vos lecteurs pourront éprouver quelque intérêt à connaître et dont quelques-unes se sont accomplies déjà.

« Désirant obtenir quelques preuves plus récentes des pouvoirs de M. Fletcher, avant de vous écrire cette lettre, j'ai préparé différentes sortes de preuves pour lui la semaine passée. D'un tiroir plein de vieilles lettres j'ai fait choix, *les yeux fermés*, de quatre feuilles de papier pliées, lesquelles je glissai dans quatre enveloppes blanches préparées à cet effet — toujours sans regarder — et les fermai, comme d'habitude, avec de la gomme puis je les scellai avec de la cire à cacheter. Je portai ces enveloppes à M. Fletcher et priai Winona de me dire le caractère des personnes qui avaient écrit ces lettres.

Elle les plaça consciencieusement sur le front du médium, et comme elle me les rendait, une par une, j'écrivis ses commentaires sur chacune sur le côté de la couverture de l'enveloppe.

En brisant les cachets, le caractère de chaque écrivain se trouva être parfaitement défini, quoique les lettres eussent été écrites depuis plusieurs années (un fait que Winona avait tout de suite découvert). Elle me dit aussi ceux de mes correspondants qui étaient morts et ceux qui étaient vivants.

Ici vous observerez qu'il ne pouvait exister aucune réaction de mon cerveau sur celui du sensitif, car j'ignorais parfaitement, jusqu'à ce que j'eusse ouvert les enveloppes, par qui les lettres m'avaient été écrites. Il y a deux mois, j'étais invitée à m'associer dans une spéculation dont le résultat me paraissait incertain. Je me rendis donc chez M. Fletcher et demandai un entretien à Winona, entendant la consulter en la matière. Mais, avant que j'eusse le temps de lui exposer le sujet, elle me donna son opinion, me parlant de l'affaire elle-même, des gens qui y étaient associés, et de l'argent qu'elle devrait produire; et, finalement, elle m'expliqua comment elle tomberait, avec les moyens qui seraient employés jusqu'à la fin, mettant enfin son veto formel pour que je ne m'occupasse nullement de cette affaire.

Je suivis l'avis de Wisona et lui fus reconnaissante depuis d'avoir agi ainsi car les choses ont tourné comme elle les avait prédites.

Je pense que les gens qui désirent tirer le plus grand bien possible de la clairvoyance devraient être plutôt prêts à écouter et à apprendre qu'à chicaner et à questionner.

Beaucoup, qui m'ont entendu relater les résultats de mes expériences, se sont rués pêle-mêle vers le même médium peut-être et en sont revenus désappointés.

S'ils revoyaient leur entrevue ils trouveraient probablement qu'ils ont fait toute la conversation et fourni toutes les informations, ne laissant au clairvoyant faire quoique ce soit. A de telles gens je dirai toujours, si leur désir est d'obtenir des avis pour leurs affaires ou des nouvelles d'un ami perdu : *Soyez parfaitement passifs*, jusqu'à ce que le médium ait dit tout ce qu'il a à dire. Donnez-lui le temps de se mettre en rapport avec vous et le calme nécessaire pour se mettre en communication avec les Esprits que vous amenez avec vous; car se sont eux et non ses contrôles qui lui fournissent l'histoire de votre vie ou montrent les dangers menaçants. Quand il aura fini de parler il vous demandera probablement si vous avez des questions à lui poser et alors, ce sera votre tour de parler et d'obtenir toute information spéciale que vous désirez obtenir.

Si ces instructions sont observées vous aurez vraisemblablement une séance beaucoup plus satisfaisante qu'autrement.

(A suivre)

FLORENCE MARRYAT

Pour la traduction

LÉOPOLD DAUVIL

L'Esprit des Nombres

La *Revue Spirite* ne refusera pas, à l'homme simple et aimable qu'est M. Bustarret, le plaisir de publier cet article qui a déjà été donné par plusieurs journaux, et par *Le Voltaire* en dernier lieu.

L'esprit des nombres est un sujet fort abstrait et, tout exact qu'il soit, je souhaite que tous les lecteurs suivent la pensée de l'auteur et adoptent les prémisses et les conclusions de M. Bustarret, afin de tirer un grand profit de *l'esprit des nombres*.

L. D.

L'esprit des nombres n'est point le *Saint-Esprit* mais la quintessence de *l'esprit sain* que tout être humain doit posséder pour connaître la vérité, pour jouir de ses droits et accomplir ses devoirs.

L'esprit des nombres est cette puissance qui dissipe tous les points mensongers de cette terre, promise par les prêtres de toutes les religions et qui nous permet de rétablir aujourd'hui, sur son axe de rotation, toute la Société humaine.

Montesquieu, Blaise Pascal, Condorcet, Toussenel et bien d'autres nous ont laissé des ouvrages importants sur l'Esprit, *Esprit des lois*, *Esprit géographique*, *Esprit des Bêtes*, *Esprit des autres*, etc., mais le livre intitulé *Esprit des nombres* est à faire et quelques pages bien remplies d'un tel livre seraient précieuses et fort utiles à beaucoup de gens pour les rétablir dans l'équilibre du sens commun.

Psychologues, spirites, mystiques, soldats de l'Armée du Salut, magistrats, médecins, économistes, hommes politiques y trouveraient la morale scientifique, la rectification de l'enseignement scolastique, de la loi Falloux et des moyens nouveaux de conduite sociale. Cournot, dans son *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire en 1864*, en avait rassemblé les éléments, mais cette édition est épuisée.

L'esprit des nombres est assurément le plus subtil et le plus bienfaisant des esprits assimilables. Le NOMBRE EST TOUT ET PARTOUT unité, dualité, trinité, numération, c'est l'instrument de la justice, de la raison et du raisonnement par l'harmonie des rapports des principes de la vie exposés dans les sept sciences et reconnus par nos cinq sens.

En limitant la combinaison du mouvement du cercle dans le carré et du cercle hors du carré la numération décimale et duodécimale qui en résulte nous fait atteindre, du centre à la périphérie, les points extrêmes de la connaissance humaine et abandonner en chemin tous les dogmes des systèmes

théologiques et les empiriques de toutes les époques, de tous les pays et de toutes les écoles.

Les nombres 3, 4, 7, 12, considérés encore comme sacrés par la superstition et l'ignorance cessent de l'être, ils sont *triangulaires*, *quadratiques*, *pyramidaux*. Les nombres *premiers* sont *linéaires*, les *nombre surfaces* sont le produit de 2 *facteurs*, et 3 *facteurs* engendrent les *nombre corporels*. Dans un nombre *renversé*, la différence en plus ou moins est toujours 9 ou multiple de 9 carré de 3. Trinité de la vie, *Père, Mère, Enfant*, etc. *L'esprit des nombres* démasque les deux grands dogmes du JUDAÏSME. *L'Unithéisme* et le *Messianisme* ne sont que la négation de l'unité du principe scientifique de la vie. Ils ne peuvent donc plus représenter la loi du monde et s'opposer au triomphe de la justice et de l'unité sociale dans l'humanité. Le droit et le devoir des gouvernements des nations est de faire cesser les bonnes œuvres ou plutôt la domination occulte des rois d'Israël modernes par une plus juste organisation de la *propriété*, de la *possession* et de la *société*.

Il faut condamner tous ces livres d'arithmétique qui faussent l'esprit de la jeunesse, font prévaloir la chère usure du prêt à intérêt contre le bon usage de l'argent social, qui propagent l'idée d'association malfaisantes dans ces *sociétés artificielles anonymes*, ou autres, nées sous la plume de deux notaires, dont les actions en *papier* n'ont été imaginées que pour dévorer la *société réelle*. *L'esprit des nombres* nous fait condamner aussi les jeux de hasard, les loteries, les courses et tous les forfaits de la ploutocratie. Néanmoins les vingt-deux piliers de la façade de la Bourse agrandie, représentation symbolique des vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu, rappelleront toujours à la postérité la puissance des rois du peuple d'Israël qui détiennent, à notre époque républicaine, toutes les richesses des nations.

Pour terminer cet article, bien chargé d'idées fondamentales, il est important de signaler, à l'attention particulière des lecteurs, un fait constant universel peu remarqué, c'est que toutes les actions humaines de l'individu sont *d'ordre décimal*, tandis que tout ce qui en est le produit ou qui nous affecte de l'extérieur est *d'ordre duo-décimal* parce que le temps et l'espace viennent toujours, plus ou moins comme facteurs, s'adjoindre à notre œuvre. L'alphabet français a vingt-cinq lettres ; la littérature, dix parties du discours ; la portée musicale n'a que cinq lignes noires et quatre intervalles tandis que les ondes sonores sont des unités de 12 et se règlent en 12 intervalles égaux qui forment l'échelle chromatique des notes de musique.

Ainsi le 5^e *la* du piano ou du *diapason* est le centre des quatre-vingt-cinq touches du clavier soit $17 \times 5 = 85$ ou $7 \times 12 + 1 = 85$. Ce *la* avec les deux intervalles supérieurs forme la dissonance mère des consonances. Elle s'appelle *tierce mineure* et unie aux douze intervalles chromatiques établit par 15×12 les 180 nombres du demi-horizon auditif tonique, majeur en

montant, mineur en descendant. Mais dans chaque ton, se réduisant aux huit notes encore désignées par les termes latins de l'hymne de saint Jean, la huitième, appelée octave, résonne *ut* en accords parfaits de quinte, octave et douzième de la fondamentale. La tonique fondamentale majeure devient relative en mineur et vice-versa en montant et descendant. Il suffirait d'adopter l'esprit des nombres pour rendre agréable, clair et prompt, l'enseignement de la musique et de l'harmonie...

BUSTARRET-GRAULLOT.

OEUVRES POSTHUMES

DIEU ET L'HOMME

Extrait des « *Enseignements Spiritualistes* » de STANTON MOSES
en vente à la Librairie Spirite.

Nous nous proposons de vous présenter un tableau de la religion que nous désirons voir s'établir parmi les hommes.

Commençons par Dieu, le maître suprême de l'Univers, qui domine tout dans son calme éternel, directeur et juge de la totalité de la création. En solennelle adoration nous nous prosternons devant Sa Majesté. Nous ne l'avons pas vu et nous n'espérons pas approcher de sa Présence. Des millions de siècles, pour employer votre mode de compter, suivis de myriades et myriades incalculables d'âges, doivent s'écouler avant que l'esprit perfectionné, par la souffrance et l'expérience, puisse pénétrer dans le sanctuaire intérieur, en la présence du Dieu Tout Pur, Tout Saint, Tout Parfait. Nous ne l'avons pas vu, mais par notre connaissance plus intime de ses œuvres nous savons mieux la perfection sans limites de sa nature. Nous la sentons sous mille formes qui n'atteignent jamais votre terre trop basse. Nous en trouvons la trace dans mille circonstances que vous ne soupçonnez même pas. Et pendant que pauvres ignorants, vous dogmatisez sur les attributs essentiels de Dieu et modelez un être qui vous ressemble, nous nous contentons de sentir et de savoir que son pouvoir est l'opération d'une Intelligence sage, tout amour et pénétrant tout. Nous savons que ses relations avec nous sont remplies d'amour et de tendresse.

Nous ne cherchons pas à deviner indiscrètement le futur, nous le laissons à Celui dont nous avons éprouvé dans le passé et le présent l'abondante miséricorde. Nous croyons en Dieu trop réellement pour nous soucier de spéculer. Nous vivons pour et par Lui. Nous nous efforçons d'apprendre sa

volonté et d'y obéir, assurés qu'en agissant ainsi nous obtiendrons des grâces pour nous et tous les êtres créés dont nous nous occupons, et toujours nous lui rendons les honneurs qui lui sont dus et le seul hommage que Sa Majesté accepte. Nous l'aimons, nous lui rendons un culte, nous l'adorons; nous lui sommes soumis et nous ne discutons pas plus ses plans que nous ne cherchons à pénétrer ses mystères.

Vous devez vous contenter de savoir que le jour viendra où nous pourrons vous renseigner d'une façon plus certaine sur l'origine de l'homme, sa nature spirituelle et sa destinée. Nous ne sommes pas chargés d'alimenter la curiosité ni d'égarer votre esprit par des idées et des spéculations au-dessus de ses moyens. Vous pouvez savoir que l'histoire théologique, telle qu'elle est contée et acceptée, d'une faute faisant tomber d'un état de pureté à un état de péché est trompeuse.

Certains érudits religieux n'ont pas renoncé à vouloir concilier la raison avec cette légende défigurée; vous ferez mieux de porter votre attention sur la condition actuelle de l'homme, esprit incarné, de chercher comment il peut apprendre les lois qui le gouvernent, comment son obéissance à ces lois le mène au bonheur dans le présent et au progrès dans le futur immédiat. Laissez les lointaines sphères où les purifiés seuls résident. L'œil mortel ne peut contempler leurs secrets. L'accès n'en est ouvert qu'aux Bienheureux, vous et tous y atteindrez après la préparation et le développement indispensables.

Il est plus important de vous parler du devoir et du travail de l'homme sur la terre. L'homme, vous le savez, est un esprit, temporairement enfermé dans un corps de chair; *un esprit avec un corps spirituel*, qui doit survivre à sa séparation du corps charnel. Un de vos instructeurs a eu raison de vous le dire, quoiqu'il ait erré dans des détails minimes; *ce corps spirituel* est l'objet principal de votre éducation ici-bas, il doit être développé et préparé à sa vie, dans les sphères d'esprits; vie qui, autant qu'il vous concerne de le savoir, est sans fin. Vous ne pouvez imaginer ce que signifie : Éternité.

L'esprit incarné a la conscience innée, souvent informe et grossière du juste et de l'injuste; les occasions de se développer lui sont offertes, il a ses degrés de probation, ses phases de préparation; des aides pour progresser, s'il veut en user. Nous avons déjà parlé de cela et nous nous y étendrons plus tard.

Aujourd'hui nous vous dirons le devoir de l'homme dans la période de probation.

L'homme, être spirituel responsable, a des devoirs à remplir vis-à-vis de lui-même, de son prochain et de son Dieu.

Vos guides instructeurs ont suffisamment esquissé le code moral qui regarde l'esprit de l'homme, mais à côté et au delà de ce qu'il ont pu vous

apprendre s'étend un vaste domaine. L'influence de l'esprit sur l'esprit, à peine reconnue encore parmi les hommes, est le plus puissant secours ou le plus redoutable obstacle au progrès humain. Résumons. — Par le mot Progrès ou connaissance de soi-même, nous entendons le devoir de l'homme, entité spirituelle qui doit faire un constant effort pour activer son développement intérieur. — Le devoir de l'homme, être intellectuel et raisonnable, se définit par le mot Culture ou poursuite des connaissances, non dans une seule direction, mais dans toutes ; non par intérêt matériel, mais pour stimuler des facultés qui, destinées à se perpétuer, doivent croître sans cesse. — Enfin, vis-à-vis de son esprit, caché sous une forme de chair, le devoir de l'homme est Pureté. Donc Progrès, Culture, Pureté, totalisent *grosso modo* les devoirs de l'homme envers lui-même en tant qu'être spirituel, intellectuel et matériel.

Quant au devoir de l'homme envers la race dont il est une unité, la communauté dont il est membre, nous essayons de cristalliser en un mot l'idée centrale qui en est le moteur. Charité ou Tolérance pour les divergences d'opinion, charitable appréciation d'actes et paroles douteuses, bienveillance dans les relations, empressement à aider son prochain, sans désir de récompense ; courtoisie et douceur de conduite ; patience en face de l'injustice ou interprétation malveillante ; intégrité dans les affaires ou projets unie à une indulgente et affectueuse bonté ; sympathie pour les peines d'autrui ; miséricorde, pitié et tendresse de cœur ; respect de l'autorité dans sa sphère ; respect des droits du faible ; ces qualités et d'autres de même genre sont la véritable essence du caractère du Christ, nous les exprimons par le mot Charité ou Amour actif.

Quant à la relation entre l'homme et son Dieu, elle doit être celle d'un être qui, placé à l'un des plus bas échelons de l'existence, approche de la Fontaine de Lumière incréée, du Grand Auteur, du Père de tout.

L'attitude est indiquée par cette parole de la Bible : « Les anges se voilent la face de leurs ailes quand ils s'inclinent devant son trône. » Cette figure symbolise la *vénération* et l'*adoration* dont l'esprit de l'homme doit être possédé. Vénération et crainte, mais sans tremblante frayeur. Adoration pénétrée des vastes distances qui séparent Dieu de l'homme et attentive à reconnaître les agents intermédiaires qui rattachent le Plus Haut à ses enfants. Vénération, Adoration, Amour, telles sont les qualités qui doivent inspirer l'esprit dans sa relation avec Dieu.

Cette vague esquisse des devoirs de l'homme peut être complétée, mais en les observant l'homme est en état de réaliser des progrès, d'être un bon citoyen, il peut servir de modèle dans n'importe quelle situation de la vie. Nous n'avons pas parlé du devoir extérieur dont nous ne méconnaissons pas l'importance. Aussi longtemps que l'homme est un être physique, les actes

physiques occupent une grande place ; nous ne craignons pas qu'on cesse d'y attacher une importance suffisante, c'est pourquoi nous n'appuyons pas sur ce côté de la question. Nous nous occupons surtout d'attirer votre attention sur votre véritable moi ; nous insistons pour que vous considériez tout ce que vous faites *comme la manifestation extérieure d'un esprit intérieur qui déterminera* votre future condition d'existence quand vous quitterez ce cycle. Quand vous reconnaissez l'Esprit qui est l'âme de tout, qui est la réalité et la vie cachées sous la nature et l'humanité et qui se manifeste sous les formes les plus diverses, vous êtes inspiré par la vraie Sagesse. Nous avons maintenant à traiter des résultats qui dérivent de l'observance ou de la non-acceptation du devoir de l'homme. Celui qui le remplit selon sa capacité avec l'honnête, sincère et unique désir de l'exécuter de son mieux est récompensé en progrès. Nous disons progrès, parce que l'homme est enclin à perdre de vue ce fait persistant que l'esprit de l'homme trouve dans le progrès le plus réel bonheur. L'âme pure n'a qu'un contentement relatif, elle ne peut pas se reposer dans ce qui est passé, elle n'y voit qu'un stimulant qui la presse d'avancer, elle va vers l'avenir dans l'espoir et l'attente d'un développement toujours plus étendu. L'âme qui s'endormirait satisfaite, imaginant qu'elle est au but, serait en danger de rétrograder. La véritable attitude de l'esprit est celle de l'effort ardent et ascensionnel, son bonheur est dans la progression perpétuelle ; il n'y a pas de finalité, aucune, aucune, aucune !

Ceci s'applique non seulement au fragment d'existence que vous appelez vie, mais à la totalité de l'être. Oui, les actions accomplies pendant l'incarnation ont leur suite dans la vie désincarnée, la barrière que vous nommez mort ne limite rien. Loin de là, car la condition de l'esprit, au recommencement de sa vie réelle, est déterminée par ses actes corporels. L'esprit qui a été indolent ou impur gravite nécessairement dans sa sphère congéniale et commence une période de probation qui a pour objet de le purifier des habitudes prises pendant sa vie terrestre, de lui inspirer la honte et le remords qui le ramèneront au désir de s'élever. Ceci est le châtiment de la transgression et non un jugement arbitraire, c'est l'inévitable sentence qui condamne au remords, au repentir ; rétribution du péché conscient. C'est la verge qui châtie, mais elle n'est pas appliquée par une Divinité vengeresse, c'est la loi d'un Père tendre qui montre à l'enfant sa faute et le moyen d'y remédier. La récompense n'est pas un inactif, monotone ou sensuel repos, c'est la conscience du devoir accompli, du progrès réalisé, de la capacité accrue pour progresser encore, de l'amour de Dieu et de l'homme augmenté, de la vérité servie et conservée.

C'est la récompense de l'esprit, elle vient comme le reste après le labeur, comme l'eau à l'altéré, comme la sensation de joie au voyageur qui aper-

çoit sa maison. C'est la gratification durement gagnée et qui est un aiguillon poussant vers d'autres progrès.

Nous traitons l'homme, vous le voyez, comme une intelligence vivante, seule avec ses responsabilités et seule dans ses efforts, nous n'avons pas trouvé nécessaire de toucher à l'aide administrée par les esprits gardiens niaux impulsions et impressions qui inondent l'âme ouverte. Ce qui nous occupe est cette phase de l'existence de l'homme qui est offerte à votre investigation et se manifeste à vos yeux. Nous n'avons pas non plus fait mention d'une réserve illimitée de mérites, acquise par la mort du fils sans péché de Dieu et conservée, pour que l'homme y puise à volonté, se livre à des sortes d'échanges pour racheter ses propres fautes et se présente ensuite devant l'Éternel, même après une vie souillée de crimes. Nous ne pouvons parler d'une conception née d'une imagination stupide et perverse. L'homme a toujours à sa portée des secours puissants, mais il n'y a pas de sacrifice expiatoire auquel il puisse en appeler, et quand son lâche cœur est tordu par la peur à l'approche de la dissolution, aucun messager ne vient le consoler, on lui laisse sentir son danger et la terreur peut l'amener à voir son péché et à se repentir.

Nous ignorons qu'il y ait une autre réserve de mérite que celle que l'homme amasse pour lui au prix de lents et laborieux efforts. Nous ne connaissons que la voie suivie par les Bienheureux eux-mêmes pour parvenir aux sphères de béatitude. Point d'incantation magique transformant en saint le réprouvé endurci; ces inventions blasphématoires détournent l'homme des aides et des protections qui l'entourent. Nous n'avons pas le pouvoir, en vérité, de travailler, en dehors de l'homme, au salut qu'il doit gagner par son labeur, mais nous pouvons l'assister, le reconforter, le soutenir, il peut attirer à lui les secours par le puissant moyen de la prière. Ah ! vous ignorez quelle force vous négligez en ne recherchant pas, par une prière continuelle, à communier avec les esprits purs et bons qui sont prêts à venir vous consoler et vous instruire. L'élan de la louange qui met l'âme en harmonie avec Dieu et la prière qui fait mouvoir les agents spirituels sont les grands moteurs toujours au service de l'homme, et il passe près d'eux et il s'attache à des fictions au lieu de secouer sa paresse et d'étudier les faits.

Nous attachons peu d'importance à la croyance individuelle qui s'altère assez tôt, car les suppositions faites au cours de la vie terrestre et même défendues avec une véhémence agressive, sont dissipées comme le serait un nuage léger par la lumière des sphères. Nous tenons beaucoup aux actes. Nous ne demandons pas : « Que croyait-il ? » mais : « Qu'a-t-il fait ? »

Nous savons que les habitudes, les dispositions, les caractères sont formés par les actions qui décident ainsi de la condition de l'esprit. Nous

savons aussi que ces habitudes et ces caractères ne peuvent être changés qu'après une longue et laborieuse marche en avant ; c'est donc aux actes, non aux mots, aux réalités, non aux professions de foi, que nous regardons.

Nous enseignons la religion du corps et la religion de l'âme, une religion pure, progressive et vraie, qui ne poursuit pas une finalité, mais fait gravir à son adepte des hauteurs de plus en plus vertigineuses ; la lie de la terre s'élimine pendant cette grandiose ascension, la nature spirituelle affinée, portée au sublime, perfectionnée par l'expérience de la douleur et du travail, se présente glorieusement pure devant son Dieu. Dans cette religion ni inertie, ni indifférence. Le mot d'ordre de l'enseignement spirituel est bonne volonté loyale et zélée. Point d'échappatoire aux conséquences des actes, une telle fuite est impossible. La faute comporte son propre châtiment. Vous ne trouvez pas dans ces instructions la doctrine qui permet de charger un autre des fardeaux que vous avez préparés, vous devez les supporter et votre esprit doit gémir sous leur poids, chacun travaille, souffre et expie pour soi ; les actes et les habitudes ont beaucoup plus d'importance que les croyances ; aucune formalité religieuse ne protège l'esprit souillé. Vous obtiendrez miséricorde quand vous l'aurez gagnée ; ou plutôt le repentir et l'amendement, la pureté et la sincérité, la vérité et le progrès apportant leur propre récompense, vous n'aurez à implorer ni miséricorde, ni pitié.

Ceci est la religion du corps et de l'esprit que nous proclamons. Elle est de Dieu et les jours approchent où l'homme le saura.

✱ IMPERATOR.

CORRESPONDANCE

Il m'est difficile de répondre personnellement à tous les correspondants qui m'adressent leurs vœux pour la réussite du Cercle Allan Kardec.

Quelques-uns ont joint à ces félicitations le montant de leurs cotisations et s'inscrivent comme sociétaires.

D'autres, de situation moins fortunée, tiennent à coopérer à l'érection de l'édifice et apportent, suivant leurs forces, une pierre plus ou moins lourde à pied d'œuvre.

De ce nombre sont quelques personnes dont les envois modestes nous ont touché et je suis chargé par les membres du Conseil d'administration de leur adresser tous nos remerciements et particulièrement à deux instituteurs spirites que je ne nomme point, mais dont les noms restent inscrits d'une façon indélébile sur le *Grand Livre du Cercle*.

Le commandant Thirion, notre trésorier, fera parvenir aux intéressés les reçus de cotisations venues de la France et de l'Étranger.

Pour les membres du Cercle Allan Kardec,
Le Président,
P. MANTIN.

BIBLIOGRAPHIE.

Pourquoi la Vie ?

Ce que nous sommes ! D'où nous venons ! Où nous allons !

Par LÉON DENIS.

Nouvelle édition corrigée et augmentée, 116^e mille, publiée sous un format agrandi, in-12, de 48 pages, avec réduction de prix. En librairie 0 fr. 10.

M. Léon Denis vient de publier une nouvelle édition plus complète de cette brochure de propagande qui a déjà répandu la première semence de nos croyances en tant de milieux. Il lui a donné plus d'apparence en agrandissant le format et plus d'actualité en y ajoutant les indications et les témoignages nouveaux en faveur de notre cause. Ainsi cette brochure, à la fois concise et entraînante, devient un précieux instrument de propagande de diffusion de la vérité.

Voici ce qu'en dit le journal *La Dépêche* :

« En ce temps où d'aucuns s'efforcent de répandre les doctrines de négation et de haine, il est doux et réconfortant de voir un écrivain, un philosophe aussi remarquablement doué que Léon Denis, réagir, avec l'autorité qui s'attache à son nom et à son beau talent, contre cette œuvre de malfaisance sociale. C'est ce qu'il a fait une fois de plus dans son opuscule : *Pourquoi la Vie ?* »

« M. Léon Denis a eu la touchante idée de dédier sa très attachante étude « à ceux qui souffrent ». Elles devraient être, en effet, le *vade mecum* des innombrables meurtris et vaincus de l'âpre lutte pour la vie, ces pages tout empreintes de pitié fraternelle, de compassion émue pour les malheureux et les déshérités. Par la perspective d'un au-delà basé sur la loi de réincarnation, plus vrai, plus humain, moins rigoureux surtout que celui de la tradition chrétienne, elles consolent et réconfortent les affligés, en même temps qu'elles apprennent aux puissants de ce monde à être doux, fraternels et pitoyables aux faibles. »

Nous n'insisterons pas, car les œuvres de Léon Denis sont assez connues. Remarquons seulement que son premier livre *Après la mort* vient d'atteindre son vingtième mille.

La Gennia, par JOHN-ANTOINE NAU, Lauréat de l'Académie des Goncourt. Un vol. in-12, broché sous couv. illust. 3 fr.50.

Une curieuse et attrayante étude de spiritisme, où des personnages, aux traits nettement arrêtés, traversent d'un pas égal leur double vie de rêve extasié et de puissante réalité ; ou la vision d'au-delà, ou suave ou tragique, se mêle aux détails d'existence journalière, vient briser le faisceau de nos logiques placides et somnolentes et nous inflige l'angoisse d'avoir à méditer.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU XLIX^e VOLUME

Janvier. — A nos lecteurs et correspondants, *La Rédaction*, p. 1. — Le Christianisme, son rôle dans l'évolution religieuse (*suite*), par Ed. Grimard, p. 4. — Le champ de l'erraticité, par un bon Guide, p. 17. — Causeries sur l'évolution de l'idée religieuse (*suite*), par Senex, p. 21. — Vieille Année, Nouvel An, poésie par Jean Rouxel, p. 28. — France et Allemagne, la paix, par Algol, p. 31. — Etude sur le Spiritisme (*suite*), par A. Marion, président de la Cour d'appel d'Alger, p. 33. — Conférence de Gabriel Delanne, sur la matérialisation des Esprits, par Léopold Dauvil, p. 38. — De l'automatisme musical à propos de la médiumnité semi-mécanique mentale de M. Georges Aubert Fontenelle, p. 45. — Une promesse tenue, par Joseph de Kronhelm p. 48. — Lettre de Nice, D^r F. Breton, p. 49. — La mort n'existe pas (*suite*), par M^{me} Florence Marryat, p. 51. — Communications instructives (*suite*), par Felipe Senillosa, p. 57. — Correspondance, p. 62. — Nécrologie : M. Gabriel-Mathieu-Jules ; M^{me} Roggiero, p. 63. — Bibliographie : Les phénomènes de la foudre, par Camille Flammarion ; Les prophètes-juifs, par le D^r Binet-Sanglé, p. 64.

Février. — A nos lecteurs. Paul Leymarie ; Léopold Dauvil, p. 65. — Le Christianisme, son rôle dans l'évolution religieuse (*suite*), par Ed. Grimard, p. 67. — Causeries sur l'évolution de l'idée religieuse (*suite*), par Senex, p. 77. — Un entretien familial sur la réincarnation, par P.-G. Leymarie (Œuvre posthume), p. 89. — Examen critique des phases les plus importantes des phénomènes psychiques et différentes théories émises, par M. le professeur Moutonniér, p. 98. — Deux frères possédés par les Esprits. Traduit de l'italien, par A. Gaudette, p. 106. — L'œuvre spirite, par Paul Heidet, p. 109. — Docteur Alfred Russel Wallace, le célèbre savant spirite, par M^{me} Charles Bright. (Traduit par M^{lle} M. Gillet), p. 112. — Vieille